

6475 B

6475

B

MIETTES

LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

PAR

Un vieux Mathématicien
(*Eug. Catalan*)



LIEGE

IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
8, Rue St-Adalbert, 8.

—
1892



MIETTES LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

Don de M. Lion Fredericq.

MIETTES

LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

PAR

Un vieux Mathématicien



LIEGE

IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE
8, Rue St-Adalbert, 8.

—
1892





MIETTES LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

I.

UNE PREMIÈRE LETTRE.

(A *Auguste B.*)

O mon cher oncle, je te remercie, grand ami, de mon livre !

(Bruges, 1821.)

II.

LE FIL ET LA COUTURIÈRE.

(FABLE.)

Une couturière décousait une robe. Le fil se mit à crier : « Je vois bien que vous êtes une ingrate : je vous ai été très utile ; et voilà ma récompense ! » — « Veux-tu cesser de crier ? » dit la couturière. « J'ai le droit de faire ce qu'il me plaît. » En achevant ces mots, elle finit de découdre la robe (*).

(Lille, 1824.)

(*) Suit la *moralité* : j'en fais grâce au lecteur.

III.

PROCESSION DU JUBILÉ.

..... Nous avons un roi très dévot, que nous avons vu dernièrement en procession, à l'occasion du Jubilé, avec Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, et toute la famille royale.... D'abord, il y avait deux croix d'or, suivies par deux suisses en grand costume. Après cela venaient trois à quatre cents séminaristes, parmi lesquels étaient les curés de toutes les paroisses ; les *bons* Jésuites ; douze évêques ou archevêques ; cinq ou six cardinaux ; et enfin Monseigneur Hyacinthe-Louis de Quelen, archevêque de Paris, avec tous ses valets. On portait, devant lui, sa crosse, son bougeoir d'or, avec l'éteignoir dessus et un bout de bougie dedans. Après cela venaient la Cour Royale en robes rouges et la Cour de Cassation en noir (*). Ensuite arrivait le Dauphin (qui allait un peu en *canant* (**)) ; puis venait le Roi, entouré des Gardes de la Manche (je ne sais si c'est la manche de notre bon roi), en costume à la Henri IV, et tout couverts d'or. Derrière le Roi étaient la Dauphine et la Duchesse de Berry, avec leurs dames d'honneur, et en grand deuil, parce que l'on devait poser la première pierre du monument qu'on va élever à la mémoire de Louis XVI. Enfin le cortège était fermé par les maréchaux, les généraux, les Pairs de France, en manteaux d'hermine, et les Députés. Le tout était suivi d'une foule qui allait faire ses dévotions, les uns pour avoir des *indulgences*, les autres pour leurs intérêts.

Pour revenir à la politique, il faut vous dire que notre bon roi fait tout ce que veulent ses ministres, en parti-

(*) A *douze* ans, on n'est pas expert en costumes (août 1892).

(**) C'est-à-dire qu'il marchait comme un canard.

culier M. de Villèle, le plus coquin des coquins. On voudrait le voir à bas de son siège ministériel, à cause du *trois pour cent*, du *droit d'aînesse* et de toutes ses œuvres. Mais *il n'y a pas mèche* : il est Gascon, et pourvu qu'il ait l'argent du pauvre monde dans son coffre, il se moque du reste ; il laisse tonner contre lui et contre les Jésuites....

(Paris, 1^{er} juin 1826.)

IV.

ÉMEUTE DE LA RUE ST-DENIS.

.... C'est le 4 du mois dernier que s'est faite la fête du Roi. Elle n'était pas très belle, parce que tout le monde est mécontent du gouvernement, surtout des ministres, que l'on déteste pour tout le mal qu'ils font. Le Roi a rendu une ordonnance par laquelle il dissout la Chambre des Députés actuelle, et a convoqué les Collèges électoraux, dans tous les départements. Le 11, on a fait les élections à Paris, pour les députés de la Seine ; ce sont les constitutionnels qui ont gagné : il n'y avait pas un seul député ministériel ; ce qui a causé une si grande joie, que le soir, on a illuminé dans beaucoup de rues, bien plus qu'à la fête du Roi. Mais cela a causé du mal aussi, parce que le soir, et dans la nuit, il y a eu des batailles dans les rues St-Denis et St-Martin. Voici pourquoi. Les ministres, fâchés de ce qu'on a élu des députés opposés à leur parti, ont envoyé des gens payés par eux, qui criaient, dans les rues St-Denis et St-Martin : « Qui veut des pétards ? Voilà des pétards ! Fêtez les députés constitutionnels ! » Ce qui a excité le peuple à en tirer. Plus tard, de mauvais

sujets qu'on avait payés, cassaient les vitres et jetaient des pierres ; ce qui a commencé le tumulte. Enfin, sur les minuit, voilà qu'il est arrivé des gendarmes à cheval, armés jusqu'aux dents, qui ont foulé le monde aux pieds de leurs chevaux. Pendant cela, le peuple a barricadé la rue avec des tonneaux de porteurs d'eau, et d'autres choses qui étaient peut-être là exprès. Puis les gamins ont jeté des pierres aux gendarmes. Un mouchard est monté dans une maison, et a tiré un coup de pistolet sur les gendarmes ; alors eux ont fait une décharge de carabines sur le monde, et sont tombés dessus, le sabre à la main. Il y a eu beaucoup de tués ou blessés, parce que les barricades, qui étaient de l'autre côté, empêchaient le monde de se sauver. Beaucoup de personnes, qui rentraient chez elles, ont été blessées grièvement. Un Monsieur était contre une porte : un gendarme fond sur lui, le sabre à la main, et lui aurait fendu la tête, s'il ne s'était trouvé là un homme avec un gros bâton : il l'a appliqué sur la tête du gendarme, et l'a renversé mort. Un autre Monsieur a eu le ventre ouvert ; un autre a eu la joue enlevée. Enfin, il y a eu beaucoup de malheurs qui n'arriveront plus.... si Dieu le veut.

Le lendemain, le Préfet de Police a eu l'audace de faire afficher, dans les rues, un Appel aux habitants de Paris, où il dit qu'il y a eu des rassemblements, et que, s'il y en avait encore, l'Autorité saurait les dissoudre par la force.

Hier, il y avait, dans un journal, une pétition adressée au Roi, pour casser les ministres, et les faire juger de tous leurs crimes. Je ne sais trop si le Roi l'écouterà....

(Paris, 7 décembre 1827.)

V.

COUPLET.

(Air : *Soufflons, soufflons, morbleu !*)

Vive le vin, vive l'Amour :
Ce début m'émoustille.
Avec Bacchus passons le jour ;
La nuit avec la fille !
En buvant de ce bon vin,
Amis, noyons le chagrin !
Nargue de l'humeur noire ;
Soyons joyeux, soyons unis ;
Et ne cessons de boire
Que pour aller au lit !

(Paris, août 1830.)

VI.

LA SITUATION.

(A Victor B.)

.
Tu connais probablement, tout comme moi, l'état de nos affaires ; si du moins on y peut connaître quelque chose. Car, de la manière dont elles vont, je crois que si le Père Éternel, lui-même, s'avisait de s'endormir, seulement pendant trois fois vingt-quatre heures, il en aurait assez pour avoir le cerveau timbré, s'il s'avisait de vouloir les débrouiller en s'éveillant.

Les uns, regrettant les processions de la Fête-Dieu et les Éteignoirs, viennent nous dire que si Henri V et les Jésuites revenaient (en supposant qu'ils soient partis), tout en irait bien mieux. Les autres demandent

Napoléon II, s'imaginant que si un roi sorti de la Nation, et qui s'est appelé Philippe-Égalité, dit que « *la Garde Nationale n'a pas de vœux à former* », un jeune homme, élève de Metternich, agira beaucoup mieux. D'autres enfin, s'apercevant qu'un gouvernement monarchique est essentiellement contraire au bon sens, et que l'on peut très bien élire un député, sans payer 200 francs d'impôt, demandent que la Nation se gouverne elle-même. Vois un peu si ce n'est pas là le comble de la perversité ! Croire qu'un homme de lettres, un savant, un artiste, ont autant d'esprit qu'un villageois, qui souvent ne sait pas lire !

Dans tout ce conflit, on ne sait auquel entendre : les Carlistes traitent Philippe d'usurpateur ; les Républicains disent qu'on n'en a pas besoin ; et les Justemilieu, qu'il ne marche pas dans le sens de la Révolution. De sorte que tout le monde se plaint ; les banqueroutes se succèdent avec rapidité ; la misère est extrême ; si bien que si cela dure, il faudra s'aller pendre, ou se manger les uns les autres....

(Paris, 24 juin 1831.)

VII.

LE 14 JUILLET 1831.

(A Victor B.)

....Je viens de voir, à l'instant, une espèce de proclamation de Vivien-Mangin (*) et consorts, adressée aux citoyens de Paris, laquelle porte, en substance, que des *artisans de désordre* s'apprêtent à célébrer l'anniversaire du 14 juillet ; que l'Autorité saura bien

(*) *Mangin*, préfet de Police sous Charles X.

les en empêcher, etc. Il pousse même la sottise et l'indécence jusqu'à prétendre que ce sont des *partisans du pouvoir déchu* qui veulent planter l'arbre de la Liberté à la place de la Bastille !

Est-il possible que, onze mois et demi après le renversement de la tyrannie, un gouvernement, soi-disant constitutionnel, ose tenir un pareil langage ? Penses-tu qu'il n'y a pas de quoi faire bouillir le sang dans les veines, en voyant un tel outrage fait aux Patriotes ? Mais j'espère que ce ne sont pas les satellites du despotisme de 1831 qui nous empêcheront de célébrer dignement l'anniversaire glorieux de la chute du despotisme de 1788 ! Malgré les menaces de la police, on verra l'arbre de la Liberté s'élever au même lieu où nos pères ont conquis cette Liberté, que des lâches despotes, sortis de la boue aristocratique, veulent nous ravir....

(Paris, 13 juillet 1831 (*).)

VIII.

A LA MAIRIE DES PETITS-PÈRES (**).

(Juillet 1831.)

Messieurs,

En élevant la voix au milieu de vous, j'éprouve un sentiment de crainte dont vous apprécierez, tous, la cause. Il est peut-être, en effet, bien téméraire à moi

(*) Le lendemain, 14 juillet, des misérables, embrigadés dans un cabaret du Marché Lenoir, *assommaient* les jeunes Républicains, à raison de trois francs par tête ! Après le 24 février 1848, Vivien, ancien *chef des assommeurs*, fut nommé Conseiller d'Etat !

(**) Ancien *quatrième arrondissement*.

Allocution prononcée au début d'une *Répétition du cours d'Arithmétique*.

d'entrer en lice avec les savants désintéressés (*), les citoyens honorables qui ont fondé l'*Association libre pour l'Éducation du Peuple*, et qui la soutiennent, de tous leurs efforts, dans son œuvre patriotique. Mais, Messieurs, nous vivons dans un temps où il n'est plus permis de réserver pour soi les lumières qu'on a pu acquérir, quelque faibles qu'elles puissent être. C'est donc seulement avec l'espoir de n'être pas tout à fait inutile, et avec le désir de ne pas trop m'écarter du but qui m'est indiqué, que j'ai ambitionné l'honneur de venir lutter, non de talent, mais de zèle, avec les hommes qui consacrent leurs veilles à donner au Peuple, une éducation vraiment nationale ! Trop heureux si, par mon exactitude à satisfaire aux devoirs que je m'impose, je puis parvenir à mériter, de la part des personnes qui viendront m'écouter, l'accueil fraternel qu'on me refuserait, à cause de ma jeunesse, et du peu d'étendue de mes connaissances !

Messieurs, la science que je suis chargé d'enseigner n'est pas une science *amusante*, si l'on ne veut entendre, sous cette dénomination, que celles qui peuvent frapper vivement les sens : la Physique, la Chimie, l'Histoire naturelle. Les Mathématiques sont la vérité par excellence ; elles sont un guide fidèle pour l'esprit, dans toutes ses opérations : voilà leurs seuls titres de noblesse ; voilà pourquoi elles ont fait, dans tous les temps, l'admiration et le bonheur des Philosophes. Il faut, pour n'être pas rebuté, dès les commencements, par l'aridité des sujets dont elles traitent, avoir le ferme désir de connaître, ne fût-ce que dans sa partie élémentaire, la science qui sert d'introduction à toutes les autres ; il faut surmonter, avec courage, les obstacles

(*) Auguste Comte, Victor Lechevalier, Adrien Guibert, Raucourt, etc.

qu'on rencontre, à chaque instant, sur la route : il faut avoir la *volonté de s'instruire !*

D'un autre côté, l'on ne doit pas croire les Mathématiques plus contemplatives qu'elles ne le sont en effet : l'Arithmétique, l'Algèbre et la Géométrie, par exemple, quoique ne formant qu'une partie infiniment petite de la science, sont d'une application presque continuelle, dans toutes les circonstances de la vie. Comment se rendre compte de ses affaires pécuniaires, comment éviter d'être trompé à chaque instant, si l'on ne possède, au moins, les premières notions de l'Arithmétique ? Comment l'ouvrier près de celui qui l'occupe, le contribuable près du percepteur, pourront-ils débattre leurs intérêts s'ils ne savent un peu calculer ? Le maçon, le menuisier, le charpentier, et tant d'autres, employés dans les bâtiments, sauront-ils *lire* les dessins que leur donne l'architecte, s'ils n'ont pas de notions, assez étendues, de la Géométrie ? Ces questions, Messieurs, et mille autres encore, sont si faciles à résoudre, qu'il est parfaitement inutile que je m'y attache plus longtemps.

Il est un autre objet, beaucoup plus important selon moi, auquel les Mathématiques acheminent invinciblement : c'est l'art de raisonner, d'apprendre à ne pas se contenter de *belles* paroles, d'enseigner à *ne rien croire sans démonstration*. Rarement, Messieurs, les grands Géomètres ont été atteints des préjugés, religieux ou politiques, pour lesquels leurs contemporains s'égorgeaient ; et, si l'on a vu Pascal, Descartes et Newton s'occuper de Jansénisme, de tourbillons et d'Apocalypse, ce ne sont que de rares exceptions ; c'est parce que ces grands hommes étaient des hommes.

Pour revenir à notre sujet, ce que j'ai principalement en vue, dans le cours que je commence aujourd'hui,

c'est de le rendre aussi logique que possible. Je m'attacherai à démontrer toutes les vérités, tous les procédés de calcul qui le composeront ; je combattrai, de tous mes efforts, ce fatras de règles et de méthodes routinières dont la plupart des livres sont encore surchargés. En un mot, je tâcherai de faire *un cours de bon sens*, tout autant qu'un cours d'Arithmétique et d'Algèbre (*).

IX.

A M^{me} Reine C.

.... Depuis un mois, je donne des leçons au fils d'un nommé M. P., que vous connaissez probablement, attendu qu'il m'a dit vous avoir vue, bien des fois, chez M. M. Son fils est au collège d'Orléans, et retourne lundi à ses études, de façon que me voilà encore sans élève. Je tâcherai que ce soit le moins longtemps possible, parce que j'ai grand besoin de gagner de l'argent.

J'ai concouru cette année, et je suis encore Répétiteur de Géométrie, à l'Ecole de Dessin.

J'ai fait, il y a quelque temps, un cours public d'Arithmétique aux Petits-Pères ; et je vais, incessamment, y faire la répétition d'un cours de Physique, dont je suis Préparateur : de façon qu'à la réputation, au talent, et à l'argent près, me voilà Professeur....

(29 septembre 1831.)

(*) Au commencement de novembre 1832, les cours de l'Association furent suspendus, en vertu de l'article 291. Je faisais, Rue S^{te}-Avoie, un cours d'Arithmétique, et à la Place royale, un cours d'Algèbre. Comme tous les professeurs de l'Association, je fus *sommé*, par M. G., commissaire de police, de lui exhiber mon *diplôme*, ou d'avoir à cesser mon enseignement. Trois mois plus tard, Monsieur le Commissaire était traduit en Police correctionnelle, pour *vol d'un foulard* ! (Mars 1839.)

X.

SUR LE FATALISME.

(14 septembre 1831.)

(A Victor B.)

... Si l'on suppose que le Destin est le maître des événements, à l'instant, le pacte social est rompu : le meurtre, le vol, la violence, se déchainent sur la terre ; tous les crimes ont des autels, et deviennent égaux à la vertu ; la sagesse, la prudence, sont des chimères, propres, tout au plus, à captiver des esprits oisifs ; les *Mingrat*, les *Contrafatto* assouvissent, sans honte et sans remords, leurs horribles passions ! Ce n'est pas tout : les arts et les sciences deviennent inutiles ; toute industrie cesse ; la misère, la famine, désolent, vainement, les campagnes et les villes ; les malheureux qui en souffrent les atteintes, les regardant comme dues aux volontés du Destin, ne se donnent pas la peine de travailler pour chasser ces fléaux ! Enfin, je ne trouve pas d'expressions assez fortes pour caractériser les maux qui régneraient sur la terre si les hommes avaient la folie de vouloir adopter ce système du Destin, système qui, je le dis encore une fois, n'est propre qu'à fomenter tous les crimes...

En effet, pour t'en donner un échantillon, je prends l'exemple de *Mingrat*, et je le suppose devant ses juges. Voici ce qu'il leur dit : « Je suis devenu violemment
« épris de Marie Gérin : j'ai cru, d'abord, que je com-
« mettais un péché en la convoitant ; mais j'ai réfléchi
« que c'était par l'ordre du Destin : je n'ai donc pu m'en
« empêcher. En conséquence, je vais chez elle ; je la
« trouve seule ; et, guidé par la volonté de Dieu, ou du

« Destin, je lui fais violence. Après m'être *contenté*,
« craignant d'être découvert, je l'assassine, toujours par
« l'ordre du Destin. Donc, n'ayant été que l'instrument
« de la Divinité, je ne dois pas être puni. » L'argument
était en bonne forme. Cependant Mingrat a subi la peine
de son crime. Les juges qui l'ont condamné l'ont donc
fait injustement, puisque le Destin seul était coupable.
Oui, dira-t-on, mais c'est le Destin, seul, qui a tout
conduit. Il s'ensuivrait que le Destin (ou Dieu), il s'en-
suivrait, dis-je, que Dieu ne serait qu'un tyran exécration,
qui prendrait plaisir à faire égorger, les unes par les
autres, ses malheureuses créatures ; qui armerait le
fils contre l'auteur de ses jours ; qui ferait dévorer, par
la mère, les restes inanimés de son enfant (*) ; et qui,
enfin, noierait la Pologne dans un déluge de sang ! Vois
les affreuses conséquences d'un système religieux mal-
entendu ; et où l'envie de rapporter tout à la divinité
pourrait nous conduire...

Imaginons que deux personnes soient placées à une
croisée, au cinquième étage, et que l'idée vienne, à
chacune, de se jeter du haut en bas. Celle qui croit au
Destin dira : « j'ai envie de me jeter par la fenêtre ; c'est
« donc le destin qui l'a voulu ; si je me tue, c'est que
« cela devait arriver aujourd'hui, et de cette manière. Au
« contraire, *si mon heure n'est pas encore venue*, il est
« clair que j'en reviendrai sain et sauf. » Le *fataliste*
se précipite donc ; éprouve, par lui-même, que le choc
d'un corps s'estime par sa masse multipliée par la
vitesse ; et, en conséquence, il se tue !

L'*autre*, qui rapporte tout au hasard, dira : « Si je
« fais comme mon camarade, le hasard pourra faire que

(*) Voir la *Henriade*.

« j'en réchappe. Mais comme, sur 10 personnes que j'ai
« vues se jeter, 9 se sont tuées, il y a 9 à parier contre
« 1 que je me tuerai si je me jette, et seulement 1
« contre 9 que je ne me tuerai pas. Il y aurait donc folie
« à essayer. » Et, pour en finir, il ne s'est pas précipité...

XI.

LE PROGRAMME DE L'HÔTEL-DE-VILLE.

(27 juin 1831.)

(A Victor B.)

Que Philippe vienne encore nier ses promesses! Son
fils est là pour le démentir. Voici, mon cher ami, les
paroles adressées à ce dernier par M. Ancillon, au nom
du Conseil municipal de Saint-Paul-Trois-Châteaux:

« ... L'immense majorité de la population française
« voit maintenant, avec la plus profonde douleur, que
« les conseillers d'un Roi-citoyen continuent à faire
« retarder encore l'exécution des promesses solennelles
« faites à l'Hôtel-de-ville, aux grand jours de la Révo-
« lution de juillet, et en présence du *Héros des Deux-*
« *Mondes*, d'avoir dorénavant un *gouvernement à bon*
« *marché, avec un trône populaire, entouré d'institu-*
« *tions vraiment républicaines, etc.* »

Le duc d'Orléans (*) a répondu : « ... En ce qui
« concerne les promesses dont vous me parlez, et qui
« ont été faites par le Roi, mon père, à la face de la
« France entière, il a juré de les maintenir ; il tiendra
« sa promesse. »

(*) Celui qui s'est tué, le 13 juillet 1841. (Avril 1889.)

Honneur à la courageuse colonie d'Auguste ! Elle a montré qu'elle est digne de son origine romaine, et qu'elle ne veut pas être confondue avec un troupeau d'esclaves qui ne savent que crier : « Vive le Roi ! »

XII.

UNE ARRIVÉE.

(A Jean B.)

Cher grand-papa,

C'était jeudi dernier, 9 août de l'an 1832, et le deuxième du règne de Louis-Philippe ; il était 7 heures du matin ; le soleil commençait à rôtir les habitants de Paris, comme veaux à la broche ; je me disposais à partir pour l'École (*) et j'avalais, coup sur coup, quelques bouchées, accompagnées d'un grand verre de vin... de poète ; enfin, toute la Nature paraissait dans l'attente d'un grand événement. Tout à coup j'entends crier, à plusieurs reprises : *Eugène ! Eugène !* Je mets la tête à la fenêtre, comme le *Bon-Dieu* de Béranger, et j'aperçois, non la Terre tourner, mais ma chère grand'maman, qui avait voulu nous surprendre, et qui (ceci n'est pas risible) avait fait une chute, à l'entrée de l'impasse : vous en pourrez voir les marques. J'allai en toute hâte, avec l'aide du concierge, chercher la malle de grand'maman, qu'elle avait laissée à la porte d'un marchand. Un chien y avait fait ses... sottises !...

(*) De Dessin. (Juin 1888.)

XIII.

SOUVENIRS D'UN ÉCOLIER DE PARIS, SUR LA
RÉVOLUTION DE JUILLET 1830.

Beaucoup de personnes ont pris part aux actions immortelles qui se sont opérées en Juillet 1830. Je ne puis me vanter d'être de leur nombre ; mais je crois avoir vu le véritable commencement de cette révolution, dont nous paraissions déjà éloignés d'un siècle (*) ; commencement qui est assez généralement ignoré. Je n'ai pas été *homme du jour* encore moins *homme du lendemain* ; mais j'ai été *homme de la veille*. Tout ce que j'ai vu est présent à ma mémoire, presque aussi bien que si je le voyais encore ; et je vais essayer de le raconter fidèlement.

A l'époque où Charles X signa ses ordonnances, j'étais élève, et en même temps répétiteur de Géométrie à l'Ecole gratuite de Dessin (**). Je parle de cet établissement, parce qu'il jouera un rôle important, pour moi, dans ce qui va suivre.

Le *lundi 26 juillet*, un professeur de l'Ecole, M. H., après avoir lu les journaux, au Café de la Rotonde, vint annoncer, aux Inspecteurs et à moi, les nouvelles du jour. A son récit, cette ardeur qui anime la jeunesse, quand on lui parle Patrie et Liberté, vint me saisir. J'ignorais complètement ce qu'on entend par *Collège électoral*, *Cens d'éligibilité*, et autres termes du vocabulaire représentatif. Néanmoins, je comprends que la

(*) Ecrit en 1833.

(**) Aujourd'hui (1887), *Ecole des arts décoratifs*. On a eu grand tort de changer l'ancien nom.

Charte est violée indignement. Midi sonne : je cours de toute ma vélocité d'écolier, jusqu'au Palais-Royal, où je me figure qu'il doit y avoir quelque chose d'intéressant pour ma curiosité. En effet, c'est au Palais-Royal que la Révolution de Juillet 1830 a commencé, aussi bien que sa mère, la Révolution de Juillet 1789!

Depuis quelque temps, un homme que l'on a, depuis, regardé comme fou, sans doute parce qu'il attaquait l'injustice en quelque lieu qu'elle se trouvât, avait établi, au Palais-Royal, une feuille périodique intitulée : *le Régénérateur*. Cet homme, dont tout Paris a parlé, sans savoir peut-être qu'il a été l'un des premiers moteurs de la Révolution, est *le Marquis de Chabannes*.

Ancien émigré, *royaliste constitutionnel*, il voulait éclairer la Restauration, et lui montrer l'abîme qu'elle se creusait elle-même. Pour prix de ses conseils, le Pouvoir avait commencé, contre lui, des poursuites qui ont été parfaitement continuées sous la *Quasi-Légitimité*.

M. de Chabannes était donc en butte aux tracasseries de la Police. En vertu des nouveaux édits, son journal, ses *transparents* (*) avaient été saisis, et défense lui était faite d'en vendre d'autres. Lui, sûr de son droit, faisait passer *gratis*, au travers de la porte, les imprimés qu'il ne pouvait débiter dans son bureau. Déjà les curieux s'assemblaient autour du *Régénérateur*.

J'entrai dans le jardin : tous les journaux étaient occupés, et payés fort cher. Voulant, à toute force,

(*) M. de Chabannes avait, aux fenêtres de son bureau, des *transparents*, ornés de dessins allégoriques, dans lesquels il montrait le parti-prêtre comme auteur des maux qui pesaient sur la France.

savoir de quoi il était question, je me guindai sur mes pieds, et pris *ma part* d'un journal, m'embarrassant fort peu si cela convenait ou non, à la personne qui le tenait. De là, je reprends ma course, et j'arrive, pâle et essoufflé, chez mon père, craignant surtout qu'un autre que moi eût porté la nouvelle : *heureusement*, rien n'en transpirait encore, dans la paisible rue N.-D. de N.

Le soir, après avoir été *politiquer* à l'Ecole de Dessin, je revins au Palais-Royal, où j'avais établi le centre de mes opérations. Cette fois, on pouvait déjà prévoir les suites du Coup-d'Etat. Le bureau du *Régénérateur* avait été dévasté par la Police ; les vitres en étaient brisées, et deux gendarmes gardaient la porte. Une foule nombreuse encombrait la nouvelle *Galerie d'Orléans*. Les colloques s'établissaient ; chacun rapportait ce qu'il avait déjà appris, et demandait du nouveau. L'indignation commençait à surgir de tous les cœurs : on demandait, hautement, à quel point la Restauration voulait en venir ; si ce n'était pas assez d'avoir payé les hordes qui l'avaient ramenée ; d'avoir subi le joug apostolique pendant quinze ans ; et si, pour prix de tant d'humiliations et de sacrifices, elle voulait enlever, à la France, le peu de libertés qu'elle lui avait *octroyées* ?

Mais comment définir ce que j'éprouvai dans le jardin ? J'avais lu, peu de temps avant, la matinée du 14 Juillet, au Palais-Royal : je crus être transporté de 41 ans en arrière ! De nouveaux Camille Desmoulins s'étaient emparés des arbres et des chaises ; ils haranguaient la multitude. De temps en temps s'élevaient ces cris, si nouveaux pour moi : *Vive la Charte ! Vive la Liberté ! A bas Polignac ! A bas Charles X !* J'étais électrisé : je criais de toutes mes forces, ne pouvant

faire mieux. Oh ! que j'aurais voulu avoir quelques années de plus, pour pérorer aussi !

Enfin, les Démosthènes modernes disent qu'il faut aller chez Polignac et chez Peyronnet. A l'instant, toutes ces têtes exaltées partent comme un trait, en traversant la galerie du Théâtre français et la rue de l'Echelle. Les bons boutiquiers, ne sachant ce que cela signifiait, se mettaient sur leurs portes, et nous regardaient courir. De moment en moment notre troupe, et par suite nos cris, grossissaient. En passant rue de Rivoli, nous entrâmes dans le chantier de la rue des Pyramides (*) : toutes les pierres propres à casser des carreaux furent enlevées aussitôt. Par prudence, ou par poltronnerie, je regardai tout, sans me mêler de rien. Arrivé devant le Ministère des Finances, le bruyant cortège s'arrête : à l'instant, toutes les vitres volent en éclats. De là, on alla faire pareille chose chez Polignac (**) : mais il était tard ; je me hâtai de rentrer.

Le *mardi*, curieux de voir s'il y avait quelque proclamation affichée, je sortis à quatre heures du matin ; je ne vis rien de remarquable....

Après être rentré chez mes parents, j'allai à l'Ecole de Dessin. Déjà elle était devenue un véritable petit club : tous les grands hommes de quatorze ans, qui la composaient à cette époque, politiquaient à qui mieux mieux. Moi surtout, en dépit des exhortations qui m'étaient adressées par les Inspecteurs, je tonnais contre le gouvernement. Je voulais la Charte à tout prix (sans trop savoir ce que c'était que la Charte, comme je l'ai déjà dit). Il me souvient d'un mot de

(*) Alors en construction.

(**) Aux Affaires étrangères, Boulevard des Capucines (?).

gamin, qui fut parfaitement appliqué ce jour-là. A l'Ecole de Dessin, comme partout ailleurs, se trouve un emplacement occupé par la Divinité du jour, lorsque la mort, ou quelque autre cause, met à bas la Divinité de la veille. Les Nestors de l'Ecole y ont vu, tour à tour, Louis XVI, la Liberté, Marat (*), Bonaparte, Napoléon, Louis XVIII, Napoléon (**), Louis XVIII, Charles X. Ils y voient, actuellement, Louis-Philippe I^{er}...

Pour en revenir à mon gamin, il se plaça donc devant le buste de Charles ; et, d'un air plaisamment pathétique : « Grand serin ! » dit-il.

Vers dix heures, étant avec mes camarades, nous vîmes, au coin du Pont-Neuf, apposer les affiches, autour desquelles tout le monde se pressait. En lisant comme les autres, je fis une prophétie qui se réalisa deux jours après. Chaque ordonnance se terminait par ces mots : « et de notre règne le sixième. » J'ajoutai, tout haut : « *et dernier.* »

Étant arrivés au Palais-Royal, où l'on pouvait à peine aborder, nous le trouvâmes rempli d'une foule telle, qu'il faut y avoir été ce jour-là pour s'en faire une idée. Les journaux patriotes (*Les Débats* n'étaient pas du nombre) avaient eu leurs presses brisées, et il leur était défendu de paraître. Néanmoins, les courageux journalistes, que l'on a tant calomniés et persécutés depuis, faisaient distribuer gratuitement les numéros qu'ils étaient parvenus à soustraire à l'œil de la Police. De tous côtés se formaient de petits groupes, qui déjà devenaient menaçants ; du centre de chacun d'eux un lecteur faisait passer, dans toutes les âmes, les senti-

(*) Ce n'est pas sûr.

(**) Pendant les Cent-Jours.

ments généreux exprimés par le journal. L'insurrection était évidente ; tous les citoyens s'abordaient, se parlaient sans s'être jamais vus, avec cette confiance qu'enfantent les grandes commotions politiques : je croyais être au Forum ! Je parvins à me saisir d'un journal ; je l'ai conservé soigneusement : c'est ma seule relique de Juillet.

Jusqu'à présent, je n'ai décrit que des scènes à moitié plaisantes : j'arrive au tragique. Je n'ai pas vu couler beaucoup de sang ; je n'ai pas été acteur dans le combat ; mais, ce que j'ai vu et entendu assez pour en conserver un souvenir éternel, ç'a été la réponse ordinaire des rois quand on leur demande l'exécution de leurs promesses : des coups de fusil !

Sur la fin de la journée, me rendant, pour la seconde fois, à l'Ecole, le coup-d'œil était devenu plus sombre : des troupes s'échelonnaient sur les ponts et sur les quais, se préparant à égorger leurs frères : tout cela pour un homme ! Sur le Pont-Neuf, un groupe de jeunes gens étaient réunis : j'y vole. Un étudiant, les larmes aux yeux, le visage inondé de sueur, et dans un désordre complet, s'écriait qu'il venait de voir un jeune homme tué à ses côtés. Il demandait que les Ecoles prissent les armes et se réunissent au Peuple, pour chasser l'ennemi commun. Tant il est vrai que, malgré les outrages dont on les abreuve depuis trois ans, ce sont toujours les Étudiants qui se présentent les premiers au danger, lorsqu'il faut défendre la cause du Peuple.

Dans le quartier de l'Ecole de Médecine, les boutiques, principalement celles des armuriers, se fermaient. L'un de ceux-ci collait des bandes de papier sur son enseigne, afin qu'on ne la pillât pas. Un jeune homme, tué par les sicaires de la Royauté, venait d'être transporté par

ses amis ; ce spectacle déchirant avait allumé la fureur de la jeunesse, qui se portait en foule vers les quais. En passant une seconde fois sur le Pont-Neuf, je rencontre un de mes amis : nous nous serrons l'un contre l'autre, nous promettant de partager les dangers, s'il y en avait. Rue du Coq (*), les commis de la Maison Giroux (**), se hâtaient de fermer les magasins, pour courir au combat qui s'engageait rue St-Honoré ; elle était encombrée de troupes et de chevaux. Nous ne pûmes la traverser qu'en face de la rue des Poulies (***), où l'on pouvait encore s'échapper, grâce à un officier de gendarmerie, qui conjurait les citoyens de s'en aller au plus tôt. Les massacres de cette nouvelle Saint-Barthélemi allaient commencer. Il était six heures et demie.

Comme nous arrivions rue de Grenelle (****), après avoir traversé les Messageries Laffitte, une décharge abominable se fit entendre au coin de la rue St-Honoré. Tout le monde s'enfuit ; nous fuyons comme les autres. Rue Marie-Stuart, les marchands étaient tranquillement à leurs portes, s'enquérant, avec le flegme qui les caractérise en pareille circonstance, de ce qui se passait. Afin de les émouvoir, je criais, à qui voulait l'entendre : « On s'égorge au Palais-Royal. » La plupart ne firent que rire : j'aurais dû m'y attendre...

Après l'avoir quitté, je redescendais la rue Montmartre, pour retourner chez mes parents, s'il était possible ; mais le hasard malencontreux me fit faire

(*) Remplacée par la rue Marengo.

(**) Remplacée par une petite partie des Magasins du Louvre.

(***) Aujourd'hui rue du Louvre.

(****) Rue Jean-Jacques Rousseau.

une autre rencontre, qui faillit me devenir funeste. Un jeune apprenti, élève de l'Ecole de Dessin, ne savait comment faire pour retourner chez lui, dans la Cité. J'avais quelques années de plus que lui ; je le pris par la main, lui promettant de ne le point quitter jusqu'à ce que je l'eusse conduit à sa destination. Le tumulte devenait de plus en plus croissant : l'indignation et la stupeur étaient peintes sur tous les visages. Des troupes de braves ouvriers, armés de fusils, de pistolets et d'autres armes, s'avançaient rapidement vers les quais : peu de *bourgeois* les suivaient. En parcourant les rues fangeuses situées entre les Halles et la rue des Arcis, nous entendîmes, distinctement, le son de la fusillade engagée sur les quais. Arrivés au coin de cette dernière rue, en face d'une autre, fort sale (*), qui aboutit à l'Hôtel-de-ville, une décharge partit à nos oreilles. Mon petit protégé me quitta violemment la main, et s'enfuit épouvanté, sans que j'aie pu deviner de quel côté il se sauva. Les troupes royales pénétraient dans la rue des Arcis, en se frayant un passage à coups de fusils. Malheureuse rue ! Un peu moins de deux ans plus tard, le sang devait encore y couler, pour un trône !

Je me précipitai, avec la foule effrayée, dans la petite rue dont je viens de parler, occupée principalement par ces traîtres de bas étage surnommés *gargotiers*. Une autre décharge se fit entendre sur la place de l'Hôtel-de-ville, et balaya les curieux, qui se trouvèrent entre deux feux. La plupart étaient des ouvriers Limousins ; il se jetèrent dans les maisons ; je voulus faire comme eux : un maçon me repoussa inhumainement ! Je me trouvai donc absolument seul dans cette maudite rue,

(*) Depuis longtemps elle n'existe plus.

entendant la fusillade de chaque côté ! Je parvins, j'ignore comment, à me glisser tout le long de ces ruelles qui aboutissent au Marché-St-Martin ; et je me réfugiai dans une maison de ce quartier, où l'on me dit que mon père était allé à ma recherche....

Dans la maison que j'habitais, tout le monde passa la nuit aux fenêtres. Vers onze heures, tous les réverbères furent cassés par les combattants, afin d'embarrasser la marche des troupes. La nuit fut terrible, par l'inquiétude dont tous les cœurs étaient pleins. On n'entendait qu'un silence plus effrayant que le bruit du canon qui tonnait le lendemain.

Il était, je crois, minuit, lorsqu'une lueur assez vive s'éleva dans les airs, et vint contraster avec l'obscurité profonde dans laquelle nous étions plongés. Aussitôt mille commentaires furent formés sur la cause de cet incendie : ce n'était, en résumé, que le corps de garde de la Bourse, que les citoyens avaient pris et brûlé.

Le 28, dès le matin, le canon retentissait de tous côtés. Nous ne pouvions sortir de notre rue, qui était placée entre deux feux. Cette journée ne fut, pour le voisinage, qu'une suite de terreurs. A chaque instant, les portes-cochères s'ouvraient, pour satisfaire la curiosité des locataires ; puis une nouvelle, vraie ou fausse, arrivait ; chacun rentrait chez soi, et se barricadait. Mais comment dépeindre les sentiments dont nous étions agités lorsqu'un blessé, un mort, étaient portés religieusement par leurs amis ? Comment dépeindre la douleur d'une marchande qui demeure encore dans cette rue, quand elle aperçut son frère, qui venait d'être atteint par une balle, et dont le visage était couvert d'une pâleur livide ? Il n'est, je crois, aucune langue qui puisse retracer parfaitement cette journée qui fut

si belle, malgré le sang qui rougit les pavés ! L'amour de la Patrie remplissait tous les cœurs ; les Parisiens étaient frères ; on élevait jusqu'aux cieux le courage de cette jeunesse, de cette classe ouvrière, que l'on a tant calomniées depuis ; l'Égalité régnait ! Qui aurait pu croire que, bientôt après, le Peuple serait plus malheureux que jamais, et que les Français, si unis alors, en viendraient au point de s'entr'égorger ?... Mais je reviens au 28 Juillet.

On voyait passer, à chaque instant, de petites troupes de patriotes qui allaient conquérir la Liberté, ou mourir pour elle. Je me souviens que, le *mercredi* matin, quelques-uns de ces héros en veste s'avancèrent du côté de la rue St-Martin : un garçon boucher, monté sur un cheval de trompette, les conduisait ; blessé d'un bras, il sonnait la charge au moyen de l'autre !

Il fallait un drapeau : celui de 89, de la République et de l'Empire surgit, en un instant, de tous côtés, et fit rentrer dans la poussière les honteux emblèmes de la Restauration. Les premiers étendards qui parurent étaient extraordinaires : un détachement, commandé par un vieux juif arabe qui s'avançait, le cimenterre en main, avait attaché, à un cadre doré, de vieux oripeaux qui, par leur ensemble, faisaient quelque chose de tricolore. Le tout était suspendu à un grand bâton. Ceux qui ont aperçu ce brave juif peuvent se rappeler l'effet magique qu'il produisit. A sa vue, je voulus, aussi, faire de l'héroïsme. J'avais conservé, d'une noce, de ces rubans nommés *faveurs* ; j'en passai trois à ma boutonnière, de manière à former un ruban tricolore, et je vins me poster fièrement sur la *borne* (*), croyant montrer

(*) Les bornes ont précédé les trottoirs.

un grand courage. Il est vrai qu'il y avait encore quelque danger à porter la *cocarde tricolore*, puisqu'on me la fit ôter.

Dans la journée, les troupes royales furent battues ; on annonça, et même on afficha la mort de Marmont. Le soir fut employé à finir les barricades commencées dès le matin.

Ici se termine ce que j'ai intitulé : *Souvenirs d'un écolier*. Des plumes éloquentes ont dépeint les vertus que le Peuple montra, dans ces journées mémorables ; d'autres ont stygmatisé les hommes qui venaient implorer en faveur de la tyrannie déchuë, et qui, bientôt après, se courbaient devant un nouveau trône....

XIV.

A M^{me} Reine C.

.
Depuis le mois de janvier, nous avons changé de quartier. Nous demeurons maintenant rue du Faubourg St-Antoine, n° 123, *Cour de la Bonne Graine* (le nom vous fera rire), dans un fort joli appartement (*). Ce qui m'en plaît le plus, c'est que j'ai une jolie petite chambre, dans laquelle je travaille comme un diable, en dépit du choléra qui nous assiège. Jusqu'à présent, il a moissonné environ 11 000 individus. Il paraît, d'après les récits des journaux, que cet incivil choléra se propage par toute la France. Peut-être est-il déjà de votre côté. Si vous me permettez de vous donner un conseil, c'est de ne vous en affecter aucunement... ; et, pour

(*) La maison appartenait au député *Dulong*, qui fut tué en duel par *Bugeaud*. On sait que *Dulong* était fils de *Dupont* (de l'Eure).

éviter le mal de la peur, ne pas vous donner la peur du mal.

.....
La petite cousine ne nous parle pas de ce pauvre Frédéric.

Que fait-t-il maintenant ? Est-on toujours conjuré à en faire un érudit ? Si j'avais voix délibérative au Conseil, je dirais qu'il est fort adroit de ses mains ; qu'il a la tête très dure ; que, par conséquent, il n'est pas logique d'en faire un latiniste ; que l'on peut être un fort bon citoyen et manier le rabot ou la lime ; que James Watt, le célèbre inventeur des machines à vapeur, a plus de droits à la reconnaissance de la postérité, que tous nos piliers de Grande-Salle ; que, que, ... Mais ce ne sont pas mes affaires !

.....
Les élèves ne viennent pas ; il est vrai que je suis bien éloigné du quartier des études. Depuis quelque temps, je donne des leçons de Perspective à une Artiste peintre fort aimable (*) ; mais elle a été malade, son père également, sa mère aussi ; de sorte qu'il faut que j'attende encore quelques jours pour continuer mes leçons. Avant hier, elle m'a *croqué*, elle m'a fait de la musique ; mais des concerts et des *croquades* ne sont pas des cachets.

(27 avril 1832.)

XV.

A *Esther C.*

Tu me dis que l'on n'est pas tranquille du côté d'Avranches. Et où donc penses-tu qu'on le soit ? Je ne sais si tu lis les journaux ; mais je puis t'assurer que,

(*) M^{me} de L. (*chanoinesse*), fille de M. de V.

partout, les émeutes, causées par la misère, se succèdent avec une régularité désolante, leur nombre n'est peut-être égalé que par celui des *charivaris* : ceux-ci ne peuvent être approuvés ; mais ils ne peuvent être blâmés non plus, puisqu'ils ne sont qu'une faible punition de la manière dont se sont conduits la plupart de ces hommes qui se disent Représentants de la France. Comme je le présumais quand je t'ai écrit, la duchesse de Berri s'est échappée, saine et sauve, de l'échauffourée de Marseille ; ce qui ne laisse pas de faire plaisir à MM. les Carlistes, Légitimistes, Henriquistes, Vendéens, Chouans, etc.

Je te conseille de ne pas tant en vouloir à ces bons paysans, de craindre le *feu vengeur*, les *esprits*, les lumières, et d'accepter les *Coupe-choux* (*). On les souffre à Paris ; et la preuve, c'est que

J'en ai vu, dis-je, vu ; de mes propres yeux, vu ;
Ce qu'on appelle vu,

conduire à la messe les pauvres enfants qu'on leur abandonne ; et, qui pis est, sortir en *grand costume* et *chapeau* de jésuite.

Vraiment si cela continue, je ne prévois pas une fin digne de ce que notre Révolution (**) nous promettait : elle a été trop belle.

(Mai 1832 ?)

XVI.

LES 5 ET 6 JUIN 1832.

(A *Victor B.*)

Si ma dernière lettre était embrouillée, celle ci le sera bien davantage : le canon et la fusillade cessent à peine de gronder à mes oreilles ; et je suis aux arrêts !

(*) Les *ignorantins*. (Avril 1839.)

(**) De 1830.

L'Association libre, pour l'Éducation du Peuple, avait décidé, dans sa séance générale de dimanche dernier, d'assister aux obsèques du brave Lamarque. Moi, qui n'avais pas voulu me déranger pour l'homme qui n'avait pas voulu la Révolution de Juillet (*), je n'eus garde de manquer à rendre les derniers devoirs au grand citoyen qui l'a constamment provoquée et défendue. Aussi étais-je le premier au rendez-vous, sur le quai du Louvre.

Après avoir d'un commun accord, décoré nos chapeaux de cocardes tricolores et de crêpes, nous nous rendîmes au quai d'Orsay, rejoindre la *Société des Amis du Peuple* ; et nous partîmes tous ensemble pour la place de la Révolution, où nous trouvâmes beaucoup de députations de la Garde nationale, des imprimeurs, des collèges, des Écoles de Médecine, de Droit, d'Alfort, etc. L'École polytechnique n'y était pas : les jeunes gens, l'espoir de la patrie, étaient casernés par ordre de la Branche cadette, sans doute parce qu'ils ont contribué puissamment à renverser la Branche aînée.

Vers onze heures, survint une pluie violente, qui tomba presque continuellement pendant deux heures ; mais cela ne nous fit pas perdre courage : il en résulta seulement force plaisanteries sur César-Lancelot (**).

Pour nous désennuyer un peu, durant les deux ou trois mortelles heures qu'il nous fallut rester en place, des gardes nationaux nous firent passer les épées brisées de trois sergents de villes, qui, à ce qu'il paraît, étaient venus les provoquer. Quelques jeunes gens eurent aussi

(*) Casimir Périer.

(**) Le maréchal Lobeau. (Oct. 1887.)

l'imprudence d'arracher un saule pleureur, pour en mettre les feuilles à leurs chapeaux ; ce qui fut blâmé généralement parmi nous.

Enfin, à une heure, nous nous mîmes en marche, le long des boulevards, ayant la pluie au dos et la crotte aux pieds. C'était un spectacle à la fois risible et touchant de voir cette quantité innombrable de citoyens, jeunes et vieux, marchant gaiement, en dépit de toutes les nues qui crevaient sur leurs têtes. Aussi le Père Éternel, qui se mêle de tout, s'il en faut croire les bonnes femmes, nous envoya un soleil presque aussi beau que celui de Juillet, qui nous sécha complètement.

Toute notre marche, du moins dans l'Association où j'étais, eut lieu assez tranquillement, excepté que nous eûmes deux terreurs paniques, aux boulevards des Italiens et du Temple... A l'instant, tu aurais vu tout le monde s'enfuir : les chaises, les bancs des cafés sont rompus ; les femmes sont renversées dans la boue ; d'autres, peut-être, écrasées ! Si bien que, dans mon peloton, nous ne restâmes que trois. Un vieux professeur de l'Association, M. *Saint-Omer*, fut renversé, foulé aux pieds : on lui marcha sur le corps, *ainsi que* plusieurs élèves de l'Ecole d'Alfort, qui marchaient de front avec nous. Qui est-ce qui fut cause de ces deux événements ? Je n'ai pu le savoir ; et je crois fort, ainsi que plusieurs autres personnes, que ce sont des *mouchards*, qui s'étaient faufileés parmi nous, afin de nous désorganiser. Enfin, j'arrive au tragique de l'affaire. On avait répandu le bruit que les troupes étaient consignées dans leurs casernes, et qu'elles avaient reçu l'ordre de se tenir prêtes à marcher, avec leurs armes chargées. Soit précaution, soit préméditation, beaucoup de membres de la Société des Amis du Peuple, qui

nous précédaient, commencèrent, aux environs de la Bastille, à casser de jeunes arbres, et à s'en faire de gros et longs bâtons...

Nous eûmes beau leur crier que le moment d'un enterrement n'était pas celui d'une émeute, et que d'ailleurs ce n'étaient plus des émeutes, mais une révolution qu'il fallait : ils ne nous écoutèrent pas ! Toutes ces démonstrations étaient accompagnées des cris, mille fois répétés avec transport : « *Vive la République !* » et des chants républicains. La majeure partie de l'Association, qui passa, probablement, pour être de l'ignoble Juste-Milieu, ne prit aucune part à toutes ces folies, bonnes en toute autre occasion, mais très déplacées ce jour-là, selon moi. Nous arrivons près du pont d'Austerlitz : tout à coup, les citoyens sont confondus, pêle-mêle, avec les gardes nationaux ; les palissades des chantiers sont démolies pour faire des armes ; des bornes, des voitures, servent à faire des barricades ! Dans les rangs embrouillés de la Garde nationale, j'aperçois mon père : je quitte mon rang pour aller lui serrer la main : il m'ordonne de rester près de lui ! Au même instant, nous entendons une fusillade très vive s'engager de l'autre côté de la Seine (*) ; le char mortuaire, qui devait sortir par la Barrière d'Enfer, est ramené vers Paris. Les patriotes s'arment de tout ce qu'ils peuvent rencontrer, et courent en criant : « *Aux armes ! Vive la République ! Mort à Philippe !* » Bref, mon père me ramène chez nous...

Ce matin, je me disposais à sortir : arrive mon père qui me le défend, sous peine de ne pas remettre les pieds à la maison...

(*) Ceci est, paraît-il, une erreur. (Octobre 1887.)

Malgré ma rage d'entendre les sicaires de Philippe massacrer les patriotes, je me décidai à rester. Vers huit heures, survint une fusillade vraiment terrible : je ne me souviens pas d'en avoir entendu autant dans la révolution. Le fait est que je n'en ai pas été étonné : je t'ai dit, plus d'une fois, que Philippe irait, en despotisme, beaucoup plus loin que Charles X (*). De plus, le tocsin a sonné ; on a tiré quelques coups de canon dans notre quartier. La Garde nationale (de notre Légion, bien entendu, car j'aime à croire qu'il en est (**)) qui n'ont pas eu la lâcheté de soutenir la tyrannie s'est armée ; et, à ce qu'il paraît, la cause de la République a été perdue pour cette fois ! Mais ce qu'il faut avoir entendu et vu pour le croire, c'est que Philippe s'est mis à la tête de la *Garde* (je ne sais si je dois dire ; *royale*) et s'est promené dans Paris ! Il a passé dans la rue du Faubourg-St-Antoine ; et j'ai entendu une masse d'imbéciles (car je ne puis m'exprimer autrement) crier : « *Vive le Roi !* » Puis les bonnes femmes qui revenaient, ivres de joie : « *Avez-vous vu le Roi ? A-t-il une bonne figure ! Et le duc de Nemours, est-il gentil !* »

Je t'avoue, franchement, que toutes ces viles démonstrations excitaient en moi plus de mépris que de colère ; plus d'une fois, j'ai été tenté de leur dire : « *Tas de pauvres bonnes gens, tas d'imbéciles, vous voulez des chaînes : vous en aurez !* » Et de fait, les patriotes ont-ils besoin de verser leur sang pour un peuple aussi aveuglé ? Leur en a-t-on la moindre reconnaissance ? Au contraire : chaque fois que le parti républicain, le

(*) Ces prévisions juvéniles ont été justifiées par les odieuses *Lois de Septembre*. (Octobre 1887.)

(**) Des Légions.

parti de Juillet, reçoit un échec, ces pauvres gens chantent victoire et crient : « *Vive le Roi !* »

Au moment où je finis ma lettre, que j'ai été obligé d'interrompre plusieurs fois, ... on annonce que l'on se bat, avec acharnement, à Saint-Méry, et que l'on y a fait des barricades presque imprenables. Aussi, les bonnes gens qui jasant politique sous ma croisée, et qui m'instruisent sans s'en douter, disent-ils : « *Ces gueux de Républicains ! On devrait bien les bombarder !* » Tu sais que je ne suis pas brave : *cela n'empêche* ma plume de trembler dans mes doigts, de désespoir que j'ai de n'être pas avec le reste de l'Association !...

Comme, de minute en minute, j'entends dire du nouveau, l'on annonce que le Cloître (*) est rendu, et qu'un épicier, qui demeure au coin de la Place de la Bastille et du Faubourg, et qui a *descendu* sept ou huit hommes, a été tué ou arrêté (**). On a envoyé plusieurs boulets dans sa maison : ce sont ceux que j'ai entendus ce matin....

(6 juin 1832.)

XVII.

A M. de R., chef d'Institution.

.... Je puis vous assurer que les félicitations ne me manquent pas. Tous les jours, ce sont des louanges et des compliments à perte de vue ; au point que j'en suis honteux. Hier encore, j'ai été à un fort beau château, près de B**. Les paysans célébraient l'arrivée

(*) Saint-Méry. Le Comité de l'Association y tenait ses séances. (Octobre 1887.)

(**) Il s'agit du malheureux *Pépin*, assassiné par la Cour des Pairs, en compagnie de *Morey*.

d'un jeune baron, leur *Seigneur*, comme ces bonnes gens le nomment. Mais ne voilà-t-il pas que, sur la fin du dîner, je suis devenu le héros de la fête ! Tous les assistants : barons, vassaux, vavassaux et vilains, ont bu à ma santé, et se sont récriés en exclamations quand ils ont su que je suis leur compatriote. O Monsieur, j'ai vraiment une indigestion de gloire et d'honneurs ! Heureusement que, dans quelques jours, tout sera fini.
(26 août 1833.)

.

XVIII.

COUPLETS POUR MA GRAND'MÈRE, LE JOUR DE SA FÊTE.

(29 septembre 1833.)

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Amis, moi qui jamais ne rime,
Je veux pourtant me mettre en train ;
Et, dédaignant le ton sublime,
Vous chanter quelque gai refrain. (*bis*)
Si dans mon chemin je chancelle,
Et si je fais quelques faux-pas,
Je dirai : " Buvons à Michelle " ;
Et je ne terminerai pas. } *bis.*

Est-il donc besoin de vous dire
Ce que vous savez comme moi ?
Michelle est bonne, elle aime à rire :
Elle danse même parfois.
Pourquoi faut-il que si près d'elle,
La douleur ait porté ses pas ;
Et quand nous buvons à Michelle,
Que Michelle ne boive pas !

Après plus de dix ans d'absence,
Mes chers parents, je vous revois ;
Et je conserve l'espérance
De vous revoir plus d'une fois.
Ah ! par une faveur nouvelle,
Pussions-nous, narguant le trépas,
Dans cinquante ans, avec Michelle,
Faire un aussi joyeux repas !

C'est pour vous, ma bonne grand'mère,
Que j'ai *broché* quelques couplets ;
L'intention a pu vous plaire :
Daignez la prendre pour le fait.
Toujours la Muse m'est rebelle ;
Et pour vous c'est un grand malheur,
Que Dieu, qui vous nomma *Michelle*,
De moi ne fit pas un rimeur !

XIX.

BADINAGE.

Eugène-Charles, élève de l'École polytechnique,
ancien élève de l'École de dessin, ex-Répétiteur de
Géométrie, etc., etc.

A tous ceux qui ces présentes verront, salut (*).

Notre très chère et bien-aimée grand'maman B. nous
ayant témoigné le désir de connaître ce qui se passe à
l'École polytechnique ;

Considérant qu'il est de notre devoir de lui complaire
en tout ce qu'il nous est possible ;

(*) Formule employée par Louis-Philippe, dans ses ordonnances.

Considérant, en outre, que ce Rapport sur la situation intérieure de l'École polytechnique pourra contribuer à l'ébattement de nos chers quasi-compatriotes, habitants de notre bonne ville de Bruges :

Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article premier. Il sera dressé un détail circonstancié de nos faits et gestes, mésaventures, etc., depuis notre entrée à l'École polytechnique.

Article 2. Afin d'économiser notre liste civile, nous nous chargeons, *nous-même*, d'exécuter la présente ordonnance.

Donné en notre Salle d'étude, de l'École polytechnique, le 25 novembre 1833.

EUGÈNE-CHARLES.

Pour copie conforme :

E. C.

(Suit le Rapport.)

XX.

LA SITUATION.

.... Depuis les massacres de Lyon, le Gouvernement n'a fait que poursuivre, plus que jamais, la persécution contre la Presse et contre tous les hommes qui ne veulent pas admirer un Pouvoir plus odieux et plus méprisable que ne le fut jamais celui de la Restauration. Les prisons sont encombrées de malheureux entassés comme des harengs, et que l'on traite avec plus de barbarie que dans les jours sanglants de 93. Le 12 avril, tous ceux que l'on a arrêtés dans Paris, sans aucune forme de procès, étaient traînés à la Conciergerie par des sergents de ville et des assommeurs. On leur déchirait le corps à coups de bâton, à coups de *joncs*

garnis de balles de plomb, à coups de pieds et à coups de plat de sabre.

On a vu de ces infortunés qui, ne pouvant plus se soutenir, étaient trainés par les pieds, dans les cachots. D'autres avaient des lambeaux de chair, détachés de leurs jambes, qui leur pendaient aux pieds (*).

Un autre a eu l'œil gauche presque arraché. Puis, quand ils arrivaient, des brigands, rangés dans la cour de la Conciergerie, vociféraient des cris de mort, en disant : « ce sont des républicains ; il faut les fusiller ! » et ils achevaient de les martyriser. Tous ces faits sont vrais. Ils résultent d'un procès que vient d'avoir à subir le Préfet de Police, contre un des prisonniers ; procès dans lequel presque tous les témoins montraient les marques de leurs blessures ! Je n'ajoute pas de réflexion, sinon que la plupart de ces malheureux ont été relâchés : il n'y avait pas de charges contre eux.

Lisez et jugez.

L'École a sa bonne part des rigueurs du Pouvoir, et s'en fait honneur. Toutes les fois que l'on peut nous causer quelque vexation, on le fait avec un soin tout particulier. Plusieurs élèves ont été renvoyés, sous des prétextes absurdes (**).

(École polytechnique, 21 juin 1834.)

(*) M^{me} R. C., ma parente, m'a dit avoir vu, de l'arrière-boutique d'un cordonnier, donnant sur la Conciergerie, des *jambes dénudées*. (Juin 1887.)

(**) Après l'échauffourée du 12 avril 1834, M. Faye eut l'honneur d'être exclu, pour *cause de républicanisme*. Depuis cette époque, il s'est beaucoup modifié. (Juin 1887.)

XXI.

A ***.

... A propos de cela, dis à la maman (*), si elle ne le sait pas, que la Cour (non la Chambre) des Pairs, a rendu son arrêt : Audry de Puyraveau est condamné à deux mois de prison et 2 000 francs d'amende ; Trélat, à 3 ans de prison et 10 000 francs ; et ainsi des autres. Quand donc la Providence (ou plutôt la Nation) se lassera-t-elle de laisser subsister des hommes aussi odieux ; quand donc le jour de la vengeance sonnera-t-il ? Mais pardon, pardon, mon *** : je voulais te parler de mon amour, de mon bonheur ; et voilà que je suis tombé dans la Politique !

Ce n'est pas ma faute, mais celle de notre triste époque : aujourd'hui, on fait de la politique à chaque instant, à moins que l'on ne soit d'un égoïsme désolant et lâche ; aujourd'hui, si Saint-Preux écrivait à Julie, il lui parlerait Monarchie et République ! Ce matin même, le *baron* Thenard, qui avait jugé hier Raspail comme homme politique, en a parlé avec éloge comme *homme de Chimie*. Je ne saurais te dire l'impression douloureuse que j'ai ressentie en entendant citer le nom de cet homme qui fait de la Chimie en prison, parce que ses idées, en politique, déplaisent à Louis-Philippe !

Ce matin, au lieu de fabriquer du *sucre de betterave*, j'ai passé tout mon temps à te faire de l'*acide acétique*, que je te porterai dimanche, après que nous (**) aurons été rendre hommage à la mémoire du brave *Montcheuil*, élève de l'École polytechnique, mort à Sainte-Pélagie, à

(*) Ma future belle-mère.

(**) Les élèves de l'École.

la suite des blessures qu'il reçut dans les journées des 5 et 6 juin 1832.

(5 juin 1835.)

XXII.

LES LOIS DE SEPTEMBRE.

... Pauvre temps, hélas ! que celui où, grâce à la machination d'un infâme assassin, l'anniversaire d'un jour de liberté est devenu le point de départ d'une époque de réaction (*).

Car il n'en faut plus douter : Louis-Philippe, ce roi né de la Presse, veut tuer sa mère, comme Napoléon a tué la République ; et, conséquence inévitable, il se rapproche du Parti-Prêtre. Il a été se prosterner aux pieds des autels, lui qui ne croit à rien ; il a entendu, à Notre-Dame, un *Te Deum*, accompagné des charitables sermons de Monseigneur de Quelen ; et, pendant ce temps, ses ministres présentent, à la Chambre, des projets de loi si brutaux à l'égard de la presse, que le Centre lui-même a eu peur. Et de fait, si vous n'avez pas eu connaissance de ces projets, jugez-en par quelques articles.

On ne pourra, dans les journaux, parler de Sa Majesté, ni directement, ni indirectement, — Les amendes pourront être de 50 000 francs ; et, en cas de récidive, elles iront jusqu'à 400 000 francs ! — Toutes les fois que le Procureur du Roi le voudra, les délits de Presse seront transformés en crimes contre la sûreté de l'État et jugés sans jury, sauf appel par la Cour des Pairs : et l'on connaît la Cour des Pairs ! — Tout individu qui,

(*) 28 juillet 1835.

verbalement ou par écrit, osera exprimer des espérances contraires à l'*ordre de chose*, ou qui se dira Légitimiste ou Républicain, sera punissable d'un emprisonnement de un mois à cinq ans, et d'une amende qui pourra aller, je crois, jusqu'à 50 000 francs ! — Enfin, la peine du bannissement est transformée en prison perpétuelle à Pondichéry !

De telles choses n'ont pas besoin de commentaires.

Et pourquoi toutes ces rigueurs ? Parce qu'un ancien employé de la Police de Louis-Philippe (*), qui a tiré sur les Républicains en juin, n'a pas été assez payé de ses services : couteau à deux tranchants, il s'est mis aux ordres de la duchesse de Berry et de ses nobles parents, qui ont renouvelé contre leur cousin ce qu'ils avaient essayé, rue St-Nicaise, contre Napoléon. Du moins, voilà ce que tendent à prouver tous les indices que l'on a pu recueillir. Il est fort remarquable que les hommes du Gouvernement, et les journaux qu'ils paient, fassent tout ce qu'ils peuvent pour blanchir la Branche aînée et pour noircir la Presse républicaine. Comme s'il pouvait y avoir au monde d'autres gens que des Princes, que des Bourbons, capables d'assassiner lâchement une vingtaine de personnes pour satisfaire leur vengeance !..

Les assassins du Maréchal Ney (car on trouve des tueurs dans toutes les classes) ont rendu hier leur arrêt contre les accusés de Lyon. Il y en a, je crois, 63 de condamnés, soit à la déportation, soit à la détention pendant 20, 15, 10... années. Les condamnés ont répondu par le chant de *la Marseillaise*, à la lecture de l'arrêt : ce seul fait suffirait pour faire *juger* les juges

(*) Fieschi.

et les victimes. On ignore encore si la déportation se fera d'après le Code pénal ou d'après les nouvelles lois ; et songez ce que peut être une prison perpétuelle à Pondichéry !...

(15 août 1835.)

XXIII.

ÉCOLE POLYTECHNIQUE. — LE LICENCIEMENT DE 1835.

Dans la journée de lundi, une salle tout entière fut consignée indéfiniment pour un fait assez léger, dont tous les élèves se déclarèrent innocents. Le même jour, notre ancien sergent major, ayant été aperçu en *pékin* (*) la veille, fut mis à la salle de police, pour douze jours ; de plus, douze consignes, ce qui lui faisait 42 jours sans *sortie*.

Outré de cette absurde sévérité, nous fîmes éclater notre mécontentement le soir, mais en nous contentant de crier dans le corridor. Le Capitaine survint, et dit à un élève qu'il le rendait responsable du bruit qui se faisait. Tout en resta là pour ce soir.

Mais, mardi, le Colonel fit appeler nos deux majors actuels, et se plaignit, brutalement, du tapage de la veille ; ils lui en dirent les motifs et demandèrent à voir le *tarif des punitions*. Ils le trouvèrent exorbitant. Le Colonel leur dit, avec sa brusquerie ordinaire, qu'il le maintiendrait et qu'il le triplerait s'il le trouvait bon. Alors les majors lui répondirent : « Mais, mon Colonel, vous « voulez donc nous ramener au régime de la Restau-

(*) Nous appelions ainsi le costume civil.

« ration. » — « Oui, j'ai été placé ici pour cela ! » fut sa réponse.

Ce mot nous décida.

Le soir, après le souper, tous les quinquets furent éteints, quelques-uns brisés ; et les cris : « A bas le Colonel ! mort au Colonel ! » firent un charivari qui fut entendu bien loin : nous avons su, depuis, que le Faubourg St-Marceau était à nos portes et voulait nous porter secours.

En attendant, l'émeute continuait. Chaque fois qu'un malheureux adjudant voulait arriver avec de la lumière, pour nous reconnaître, on lui envoyait une botte ou une cuvette, et tout rentrait dans l'obscurité. Toutes les grilles de casernement furent brisées : nous en fîmes des barricades pour empêcher l'arrivée de l'Autorité.

Un adjudant, placé en embuscade sur l'escalier qui nous sépare des *conscrits*, et empêchait ceux-ci de venir nous rejoindre, reçut enfin une planche qui éteignit sa lanterne. Le conscrit vint à nous : le tapage devint plus épouvantable que jamais.

Il y eut un moment où l'on nous avertit que la Garde nationale et la Garde municipale étaient à nos portes. Nous allions sauter sur nos épées et descendre dans la cour et à notre arsenal, lorsque les sentinelles avancées, que nous avions dans les escaliers, nous avertirent que le Général, entouré de plusieurs capitaines, demandait à être entendu. Nous le laissâmes approcher et nous l'entourâmes.

Il nous demanda ce que nous voulions : les cris : « le renvoi du Colonel ! A bas le Colonel ! Vive le « Général ! » le lui dirent assez. Quoiqu'il ne fût pas très rassuré, il allait pourtant s'empêtrer dans de longs discours, lorsque notre major s'approche et lui répète

ce que le Colonel avait dit le matin. Ce pauvre Général ne savait que répondre, surtout quand on criait : « On veut nous ramener sous la Restauration ! A bas la Restauration et le Colonel ! »

Bref, il termina d'une manière assez touchante, en nous disant : « Je suis venu sans crainte ; je ne pense pas que vous vouliez me *bafouer* ; et je vous prie de rentrer dans vos casernements. » — « Oui, Général ! » fut notre réponse, et nous nous couchâmes.

Hier matin, l'on vint nous annoncer une consigne *indéfinie* ; en sorte que j'ignore totalement quand je pourrai te voir. Hier aussi, tous les règlements portant le nom de *Thouvenel* furent lacérés et portés dans le Cabinet des capitaines. Nous nous attendons à être licenciés...

(Jeudi 11 décembre, 7 heures du matin.)

XXIV.

GRANDE ET LAMENTABLE COMPLAINTÉ SUR UN TRÈS GRAND LICENCIEMENT.

Air de : *Fwaldès*.

Sachez tous, bons patriotes,
Sachez tous qu'un colonel
Que l'on nomme *Thouvenel* (*)
Un jour nous mit à la porte ;
Et surtout sachez comment
Se fit le licenciement !

(*) Un fils de ce pauvre homme est devenu ministre de Bonaparte.

C'était le 9 de décembre,
Vers les dix heures du soir.
Nous sortions du réfectoir,
Et remontions dans nos chambres;
Quand tout à coup éclata
Un immense brouhaha !

Les lumières sont éteintes,
Les quinquets sont renversés :
Nous courons à pas pressés
Pour faire éclater nos plaintes,
Et surtout crier : *haro !*
Sur la cause de nos maux.

Or, sachez que cette cause
Était mons de Thouvenel,
Qui, d'un ton peu paternel,
Nous avait dit cette chose :
Soyez tranquilles, sinon
" Je vous mets au violon ! „

Chacun prend ce qu'il attrape :
Une botte, un pot à l'eau ;
Et, n'ayant pas de marteau,
De son pied les portes frappe ;
Car Jésus dit, dans ce cas :
" Frappez, l'on vous ouvrira. „

Nous brisions toutes les portes,
Surtout celles des cachots,
Lorsqu'au milieu du chaos,
Arriva, sans nulle escorte,
Notre excellent Général,
Qui ne parla pas trop mal.

Après beaucoup de paroles,
Il dit : " Allez vous coucher ;
Je vais tâcher d'arranger
Ce qui si fort vous désole. „
Ce fut ainsi qu'il parla...
Puis l'on nous licencia !

MORALITÉ.

Or, ceci doit vous apprendre
Qu'il n'est pas toujours très bon
De vouloir parler raison
A qui ne veut pas l'entendre.
Faites profit de ceci ;
Ainsi soit-il : j'ai fini !

XXV.

UNE JOURNÉE DÉCISIVE — 2 JANVIER 18...

J'avais été chez *elle* le matin pour lui souhaiter, ainsi qu'à sa mère, ce que l'on est convenu d'appeler *la bonne année*. Elles m'engagèrent si bien, que je pris ma part d'un excellent chocolat d'Espagne, qu'elles avaient reçu pour *étrennes*. La maman devait aller faire des visites : E. *** me pria de revenir à 2 h. $\frac{1}{2}$. — J'arrive ; je demande au portier s'il y a du monde ; il me répondait que non, lorsque je vois entrer E. ***. Je monte avec elle. Comme d'ordinaire, j'étais froid : j'avais tant de fois été déçu dans mes espérances ! J'étais si convaincu qu'elle était incapable de ressentir aucun tendre sentiment !

Cependant elle parvient, à grand'peine, à faire un feu assez modeste. Elle prend sa broderie, et moi, un livre..

En dépit de mon flegme naturel, ce tête-à-tête m'embarrassait, m'attendrissait, et me causait une émotion que j'avais éprouvée déjà bien des fois, mais que ma timidité, mon respect pour la femme, surtout pour E***, avaient toujours rendue inutile. J'enveloppais doucement sa jolie tête dans mon bras droit, et je me mis à deviser, avec *elle*, de notre enfance. En même temps, je me hasardai à lui donner de petits baisers sur la joue, sur le col, mais non sur la bouche !

Elle était aussi réservée que j'étais gauche ; puis, quoique tous mes désirs tendissent à obtenir cette faveur, d'un prix inestimable pour moi, je n'aurais jamais été assez hardi pour la dérober. Alors, je me plaignis de sa cruauté, et je me levai pour m'en aller. Elle me retient, me prie de rester à diner avec elle ; nous nous débattons ; j'en viens à lui faire entendre que je désire *obtenir une récompense* ; et je reste. Mais quand je voulus réclamer la ratification du traité, elle refusa ! Alors j'éclatai en plaintes : « Hé quoi ! E***, toi que
« j'aime tant, depuis si longtemps, tu ne m'aimeras donc
« jamais ? Tu ne veux donc pas connaître le bonheur de
« deux cœurs qui s'adorent, qui ne vivent que l'un
« pour l'autre, et qui n'ont d'autre désir que celui d'être
« toujours unis ? Tu ne veux donc pas que nous nous
« aimions ? » — Elle me répondit : « à quoi cela nous
« mènerait-il ? » — Je restai étourdi, anéanti ! — « A quoi
« cela nous mènera ? Mais à être heureux de notre
« amour ; à éprouver le seul bonheur véritable que l'on
« puisse goûter sur la terre ! O E*** accorde-moi un
« baiser, un seul ; je t'en conjure ! »

Elle laissa tomber sa main dans la mienne, en me disant, d'une voix faible : « laisse-moi ; laisse-moi ! » Elle avait la tête appuyée sur la cheminée ; elle paraissait

souffrir. J'étais presque à genoux à côté d'elle ; je lui dis : « Qu'as-tu donc, E*** ? — J'ai bien mal à la tête ; « laisse-moi. » — « Moi ! te laisser ; et pourquoi ? Est-ce « moi qui t'ai fait mal ? » — « Oh oui ! bien mal !... voilà « trois ans que tu me fais mal ! »

A ce moment, je me crus brisé sous le poids du bonheur qui m'accablait : je tombai à genoux devant elle : « Grands dieux ! tu m'aimerais, E*** ? — « Oui, « je t'aime !... il y a bien longtemps que je t'aime ! »

Alors, ses baisers ne furent plus comptés : nous confondîmes, pour ainsi dire, nos deux existences. De temps en temps, lorsque sa bouche humide pressait la mienne, je me sentais mourir ; la volupté m'accablait. Elle n'était pas mieux que moi ! ses yeux, ordinairement si brillants, étaient languissants et *fiévreux*, s'il est permis d'employer ce mot. Tout, en elle, respirait un suave abandon et l'amour le plus tendre. Comment rappeler tous les serments d'amour et de fidélité que nous nous fîmes ? Comment exprimer tout ce qu'une femme, qui a longtemps concentré une passion violente, et qui finit par l'avouer, a de mots brûlants et poétiques dans la bouche ? Et comment pourrais-je redire le bonheur ineffable de l'amant dont la passion n'est troublée par aucun remords, et qui ne brûle que d'un amour chaste et vertueux ?

XXVI.

LA RÉACTION MONARCHIQUE.

(Ecole polytechnique, novembre 1834.)

....Pour en revenir tout à fait aux coutumes de la Restauration, l'on vient de changer nos boutons, et de

les remplacer par d'autres portant : Ecole *Royale* polytechnique. Certes, il y a trois ans, Louis-Philippe n'aurait pas osé faire cela. Il est digne de remarque qu'une école fondée par des républicains, par des régicides, porte la livrée de la royauté...

Vous avez dû, sans doute, bien rire de notre comédie ministérielle, et des grands coups de jarnac que se sont portés les Doctrinaires et les hommes du Tiers-parti ; et surtout du Ministère *des trois-jours* : ç'a été comme la Révolution de Juillet. Du reste, il y a longtemps que les Patriotes s'inquiètent peu que ce soit M. Thiers, ou M. Gérard, ou M. Soult, ou M. Mortier, qui soit président du Conseil : la *Pensée immuable*, ou M. *Chose* tiendra toujours les cordons des marionnettes....

XXVII.

LA LAVEUSE (*).

Imitation de l'*Andalouse* (d'Alfred de Musset); musique de Monpou.

Avez-vous vu, près de l'École,
Une laveuse au teint bruni ?
Cette fille, dont je raffole,
Vaut cent fois mieux, sur ma parole,
Que la plus charmante houri !

Je ne me battrais pas pour elle ;
Je n'ai jamais fait de chansons !
Mais combien j'ai fait sentinelle,
Pour la voir, près de sa cuvelle,
Quand elle lave ses chiffons !

(*) Pauvre créature de la rue *Clopin*, à qui nul, parmi nous, n'avait jamais parlé, et que, sans savoir pourquoi, nous nommions *Clara*.

(Avril 1889.)

A moi ses appas qui sautillent,
Quand sur son lit... je ne dors pas ;
Ses grands yeux qui d'amour pétillent ;
Ses grosses mains qui m'émoustillent,
Si le travail m'a mis.... à bas.

Ah ! trop heureux, si, seul au monde,
De Clara j'étais possesseur !
Mais son beau corps, sa cuisse ronde,
Sa chevelure qui l'inonde,
Sont au dernier enchérisseur !

Vrai Dieu ! malgré ces peccadilles,
Quand on la voit du *pavillon* (*),
Il n'est aucun ami des filles,
Qui ne songe à rompre les grilles
Pour chiffonner son cotillon !

C'est qu'elle est si folle de joie
Quand elle chante en son taudis ;
Ou que, lavant un bas de soie,
Elle fait, sur son flanc qui ploie,
Craquer son corset un peu gris !

Allons amis, en embuscade !
Allons, la belle nous attend !
Et, qu'au récit de l'algarade,
Puissent crever, d'un ris maussade,
Et Capitaine, et Lieutenant !

(Janvier 1835.)

(*) Le pavillon de l'Ecole.

XXVIII.

MÉLANCOLIE.

(Châlons, 14 décembre 1835.)

Je t'écris pour ne pas t'inquiéter ; et pourtant, je ferais peut-être mieux de me taire. Je suis si triste ce soir ; j'ai des idées si noires, que, malgré moi, je vais t'attrister aussi. Quelle destinée bizarre que la mienne ! Quelle sera la conclusion du drame ? Chère E. ! Tu dis que tu ne regrettes pas le jour où nous nous sommes enchaînés l'un à l'autre : à Dieu ne plaise que je le regrette aussi ! Mais pourquoi faut-il que moi, pauvre songe-creux, en proie à une espèce de cauchemar continu, je sois venu empoisonner ta vie si douce et si gaie ? Chère ange (*), je te le disais bien, que je ne suis pas comme les autres jeunes gens. Ton amour est venu rafraîchir un peu mon pauvre cœur désolé : je t'aime ; je brûle ; je languis loin de toi ; il me semble que je serais heureux, oh bien heureux, si je pouvais, te tenant là, près de moi, te donner un baiser presque furieux d'amour ; et puis, mourir ensuite ! Hé bien, je sens là quelque chose qui me dit que je traîne après moi une destinée de malheur. Si j'étais donc mort il y a un peu plus d'un an, avant de connaître le bonheur d'être aimé comme je le suis ! Au moins, j'aurais quitté la vie sans regrets : n'ayant connu que le chagrin, je m'en serais allé seul, comme j'avais vécu ! Mais maintenant que je suis aimé, aimé par toi, ange descendue du ciel pour me consoler, pour me faire connaître toute l'ivresse, tout le bonheur de

(*) Aujourd'hui (1838), on écrirait : *cher ange*.

l'amour ! Cette pensée me tue ! Et pourtant, je le vois bien, je mourrai jeune ! (*)

Oh pardon, pardon, mon E. ! Je te fais mal ; c'est dans ma destinée : Souviens-toi que tu m'as dit : « *Tu me fais bien mal ; il y a trois ans que tu me fais mal !* » Tu le vois, j'ai bonne mémoire.

Hé bien, si je parais gai ; si je ris au Collège, avec mes élèves ; si je ris avec mes hôtes ; cette gaieté n'est qu'un masque dont je me couvre la figure pour me tromper moi-même, en trompant les autres. Mais si le soir, fatigué de mes travaux, je me retrouve seul dans ma chambre ; alors je me retrouve, aussi, tel que je suis ! Chez moi, le moral a presque anéanti le physique : j'ai une tête de vieillard (hélas ! c'est presque une tête de fou), entée sur un corps d'enfant. Je suis d'une débilité qui m'épouvante moi-même. Et quand je viens à supputer ce que j'ai dépensé en sensibilité, en affection, en étude : oh ! alors, tous les jeunes gens de mon âge me paraissent heureux ! Ils ne sentent rien : ce qu'ils prennent pour de l'amour n'est que du libertinage, ou, au moins, provient de ce qu'ils ont vingt ans ; tandis que moi, je me rappelle qu'à *neuf ans*, la vue d'une jolie fille suffisait pour me causer des émotions extraordinaires : je rougissais, je pâlisais près d'elle ; à *treize ans*, un pouvoir irrésistible me disait : « tu es né pour aimer, pour aimer beaucoup ! » Depuis, j'ai bien vérifié la prédiction ! Parmi toutes les femmes que j'ai rencontrées, je n'ai trouvé que toi qui comprit mes douleurs ; que toi, chère âme de ma vie, qui voulût d'un amour pur comme le Ciel qui l'a fait naître ; que toi, qui ne te

(*) Cette prophétie, comme beaucoup d'autres, ne s'est pas réalisée : j'aurai bientôt 79 ans.

moquât pas de ma timidité, de mon respect, de mon adoration pour les femmes. Aussi mon pauvre cœur a rassemblé tout ce qui lui restait d'affection, pour le concentrer sur toi ! Que de fois je me suis réveillé en me disant : « Hé quoi, elle m'aime ; elle n'a pas rebuté le pauvre *** ; elle a compris mon cœur ! »

Oh jamais, jamais tu ne pourras être récompensée de tant d'amour, sur la terre ! Non, mon amie, il n'est que le Ciel pour toi ! Le Ciel : c'est à peine si j'y crois encore ; j'ai vu, successivement, se ruiner toutes les croyances, toutes les illusions de mon enfance : Religion, Patrie, Liberté, Honneur, Désintéressement, Amitié ; j'ai tout vu détruit, peu à peu !... Il ne me reste plus que l'amour et toi....

XXIX.

UN PETIT VOYAGE EN ZIG-ZAG.

(Châlons, 20 février 1836.)

.
Dimanche, après t'avoir écrit, je me couchai, et je dormis d'un assez bon sommeil, jusqu'au moment où M. Ch. vint me chercher : il était 4 heures du matin. Je me vêtis comme à l'ordinaire, sauf que je m'affublai d'une blouse de paysan, que M. R. m'avait prêtée, et que je me couvris la tête, d'abord de mon inévitable calotte, ensuite de mon grand bonnet de coton, qui (il faut le dire en passant) m'ont fait prendre pour un malade d'*Ostende* (c'est un hospice de Ch.). Dans cet équipage, nous nous rendîmes chez le loueur de voitures ; il avait déjà conduit la nôtre au collège : nous y allons donc, et nous partons.

C'est M. Ch., mon aimable collègue, qui conduisait le cabriolet, ou plutôt le *coucou*, le *lape-c...*, dans lequel nous étions blottis. Imagine-toi qu'il penchait tellement en avant, que nous étions forcés de nous baisser pour voir sur la route ! ajoute à cela qu'il ne faisait que la clarté des étoiles, et que nous ne connaissions pas le chemin à suivre.

Je passe sous silence une foule de petites circonstances accessoires ; savoir : la peur que j'avais de voir le cheval s'abattre, ou la voiture verser ; notre arrivée à R. ; la description de la Cathédrale ; celle des gens avec qui nous avons bu, avec qui nous avons voyagé ; etc., etc. et j'arrive, avec notre voiture, à F., ville située sur la limite des départements de la Marne et de l'Aisne, sur la route de R. à Paris, à 17 lieues de Châlons, où nous arrivâmes après le coucher du soleil. J'avais déjà fait plus de la moitié de la route à pied, à côté du cabriolet, sans compter les deux heures de promenade dans R. Là, comme notre pauvre cheval était fatigué, nous nous décidâmes à le laisser jusqu'au surlendemain, et à continuer à pied le chemin, jusqu'à V., terme de notre voyage. Donc, nous partons ; et, guidés seulement

par l'obscur clarté qui tombe des étoiles,

nous nous aventurons bravement sur la grand'route, sans autre arme qu'une petite canne à poignard, appartenant à M. Ch. Imagine-toi que cette route, assez belle, du reste, ne se compose que de montées et de descentes ; que, de temps à autre, nous étions dans des fonds marécageux, où nous prenions les maisons pour des étangs, et les étangs pour des maisons !

Nous en étions là ; mon compagnon ne pouvait plus marcher ; et moi, malgré une douleur assez vive qui

•

m'avait saisi dans le cou-de-pied droit, je le faisais courir, lorsque nous entendîmes, de fort loin, la diligence de R. à S., qui s'avancait vers nous : nous *renaquîmes* à l'espérance ; et nous comptions même faire la route en diligence, au moins l'espace d'une ou deux lieues ; mais cruel désappointement : le conducteur voulait que nous lui donnassions vingt-cinq sous ! Nous lui répondons : « va te promener, chien de conducteur ! » et nous continuons à pied, non sans faire de profondes et cruelles réflexions sur l'inhumanité des gens de voiture !

Il était 8 heures lorsque nous arrivâmes à B., gros bourg situé à 3 lieues de F. ; ma douleur au pied était devenue si cruelle, que je ne pouvais presque plus aller : je commençais même à croire que je serais forcé de rester en route. Cependant, je reprends courage, et je suis mon compagnon qui, cette fois, me fait prendre par le chemin de traverse de B. à V. ; chemin le plus horrible que l'on puisse imaginer ! C'est ici que commencent nos désastres ! Apprête ton mouchoir : tes larmes vont couler !

Nous avons marché, pendant près d'une demi-heure, dans un chemin vraiment affreux, où, à chaque instant, je manquais de tomber, lorsque Ch. prend à droite, par une allée qui devait conduire à une porte, laquelle, disait-il, devait accourcir notre trajet. Nous marchions depuis quelque temps, lorsqu'il me dit : « Je me suis trompé. » Je commençais à pester de la belle façon, quand, à mon tour, j'aperçois au fond de l'allée, *deux hommes noirs*, qui faisaient mine de nous attendre. Je le pousse par le coude, en lui disant : « voilà deux hommes ! » Il me répond : « bah ! non : c'est la porte du parc. » Cependant il se reprend : « Je ne sais vraiment pas trop ! » Je dégaine le poignard ; je le

prends en main, et je dis : « marchons ! » Au bout de quelques instants, je vois que c'était, effectivement, la porte du parc. Nous frappons ; on nous fait entrer dans la chambre à coucher du fermier ; nous buvons un verre de vin ; on donne une lanterne à Ch. ; on lui indique le chemin ; et nous voilà au milieu d'un immense parc, ayant d'un côté des terres labourées, dans lesquelles nous marchions ; et, de l'autre, de grands bois, d'où nous venait le son que produisaient, en aboyant, les énormes chiens de garde. Quelle agréable position ! Un de ceux-ci, que j'entendais depuis quelque temps, arrive à la lisière du bois, prêt à se jeter sur nous ! Ma foi, à ce moment, je perdis la tête, et je m'élançai vers un arbre, pour y grimper ! Heureusement, *l'homme à la lanterne* parvint à apaiser le maudit chien, qui s'en fut en hurlant et qui nous laissa nous dépêtrer...

Après avoir traversé cet effroyable parc, non sans crainte de nous égarer plusieurs fois, nous arrivons enfin à l'autre extrémité ; nous éveillons le garde ; il vient, en chemise ; et au lieu de nous conduire, comme nous l'avions espéré, il se contente de nous montrer le chemin à prendre, et de nous souhaiter un bon voyage, en gardant notre lanterne. Cette fois, ça ne plaisantait plus : figure-toi que nous étions dans un chemin qui, à chaque instant, s'enfonçait dans des bois fort épais ; que nous étions obligés de marcher à tâtons, pour ne pas tomber dans les fondrières ; et que, dans ce maudit pays, des voleurs et des loups ont commis des *assassinsats* ! Ce soir, Ch. m'a conté qu'aux vacances dernières, en passant par là, il avait aperçu un loup couché dans un coin du bois, lequel lui avait fait grand'peur ! Puis, pour que tu ne ries pas trop de moi, apprendis qu'hier au soir, nous avons su, à Châlons, que, dans un des bois

que nous avons traversés, on a trouvé, *avant-hier*, le cadavre d'un homme; *la tête était séparée du tronc*; et la lanterne du malheureux était auprès !

Enfin, après avoir marché fort longtemps, nous arrivons à V. (*). Je ne te dirai rien des parents de M. Ch.; ce sont de braves gens, qui m'ont très bien reçu; sa vieille tante s'est levée pour nous faire un bon souper, et pour nous faire coucher. Je répétais, avec Frontin :

Qu'on est heureux de trouver, en voyage,
Un bon souper, et surtout un bon lit!

.

Au moment où nous étions sortis du bal (**), des gouttes de pluie commencèrent à tomber. En peu d'instants, la chose augmenta fort; et, lorsque nous montâmes dans le cabriolet d'un ancien camarade de Ch., qui est conducteur (c'est de l'ami que je parle), c'était une grosse averse. Il n'était pas encore 3 heures du matin. Nous sortons de V.; nous traversons le pont: à peine sommes-nous dans le chemin de V. à B., qu'une horrible tempête se déclare: la pluie et la neige tombaient par torrents; un vent épouvantable empêchait le cheval d'avancer, et menaçait de culbuter le cabriolet; tous les bois d'alentour faisaient entendre un mugissement lamentable, aussi fort que celui de la mer au milieu d'une tempête. Ajoute à cela que le chemin, à peu près le même que celui que nous avons pratiqué à pied, est bien plus détestable pour les voitures: à chaque instant, le cabriolet obliquait à droite ou à

(*) Petite ville *fortifiée*, grande comme le quart du Jardin du Luxembourg.

(**) Bal du *Mardi-gras*, dans un cabaret de V.

gauche : le conducteur a été forcé de mener, pendant les trois quarts du chemin, son cheval par la bride. Enfin, nous en avons été quittes pour nos frayeurs. Arrivés à B., nous avons trouvé la grand'route, que nous avons parcourue gaiement et lestement, jusqu'à F., où nous descendîmes dans une auberge. Là, pour célébrer dignement le Mercredi des Cendres, nous mangeâmes des saucisses plates, cuites sur le gril, et des cervelas. Mais le Ciel, qui punit toujours les hérétiques, nous préparait bien d'autres malheurs!...

Les champs étaient couverts de la neige tombée dans la matinée. Cependant, cela s'était dissipé dans l'après-midi; il faisait même beau temps; lorsque, vers le coucher du Soleil, nous fûmes assaillis par un vent piquant, qui transit de froid ce pauvre Ch. A compter de ce moment, il fut complètement démoralisé. J'avais beau lui chanter quelque refrain, pour le désattrister; il répondait : « j'ai froid. » J'avais beau lui dire : « parlons d'Ismérie (*) »; il me répondait : « j'ai froid. » Après nous être chauffés, un instant, à la Petite-L., après avoir fait donner à manger au cheval, nous nous remettons en voiture, avec accompagnement des bénédictions de la vieille fermière, qui nous disait : « Ah ! mes bons Messieurs ! « Ah ! mes pauvres enfants ! Vous avez bien tort de « vous mettre en route maintenant ! » La chère femme avait grandement raison : mon pauvre collègue était toujours gelé; c'est moi qui conduisais; le Soleil était couché depuis longtemps; j'avais grand'peine à m'y reconnaître; lorsque, tout à coup, Ch. s'écrie, d'une voix indéfinissable : « Mais, nous reculons ! » — « Comment, nous reculons ? Mais laissez-moi donc

(*) Jeune épicière de V., très intéressante.

« tranquille ; vous y voyez trouble ; fermez les yeux. »
— « Hé bien, je les ferme, et je me sens reculer ! »

Du coup, je commençai à m'effrayer ; et, tout en le tranquillisant, je me disais : « est-ce que ce pauvre garçon deviendrait fou ; il ne nous manquerait plus que cela ! » Bref, il commençait à s'apercevoir de son erreur, lorsque notre cheval qui, depuis quelque temps, n'allait presque plus, refuse de marcher, et tourne à droite, au risque de nous culbuter. Ch. se hâte de descendre ; j'en fais autant ; et nous voyons, ou croyons voir, que le pauvre animal avait été mal harnaché, ce qui l'empêchait de marcher. Craignant qu'il prit le mors aux dents, nous nous décidâmes à l'escorter, chacun d'un côté, en le tenant par le bout des guides, et le faisant aller au petit pas. C'est ici, ma chère N., qu'il faudrait un poète pour raconter dignement nos souffrances ! Elles ont été terribles ! Imagine-toi que tout était, non pas noir, mais gris : la neige, dont le sol était couvert, reflétait une clarté blafarde qui nous causait des illusions désagréables ; et comme la neige tombait par torrents, le ciel était de la même couleur. On ne voyait rien, ni de loin ni de près. Ch. me demandait, de temps à autre, si nous étions sur la route, ou si nous étions perdus. J'avais la joue droite couverte de neige fondante ; ma blouse était percée ; mes mains gelaient ; à chaque instant j'enfonçais, jusqu'à mi-jambes, dans des ornières couvertes de glace qui se brisait sous mes pas ! Si nous avions été attaqués, seulement par deux hommes, c'en était fait de nous ; nous n'avions pas d'armes ; il n'y avait pas de secours à espérer ; la fuite était inutile !

Après trois quarts d'heure d'une marche pareille, nous sommes arrivés à La V., village situé à 2 lieues de Châlons. De là, après avoir fait un très mauvais souper ;

après avoir couché dans un lit creusé dans le mur, comme un hamac, et dont le matelas est fait avec une espèce de paille, ce qui ne m'a pas empêché de dormir ; nous sommes repartis pour Châlons le jeudi matin, *sans avoir pu remettre nos bottes !* J'ai pris ma tasse de café ; Ch. a été au Collège ; et nous avons, comme beaux petits saints, recommencé notre besogne. Sur ce, je vais me coucher.

.

XXX.

UNE TRIPLE EXÉCUTION.

(Châlons, 29 février 1836.)

Tu ne m'as rien dit de l'effet qu'a produit, à Paris, l'exécution de Fieschi, Morey et Pépin. Penses-tu donc que mes sympathies, pour être obscurcies par les nuages de la vie de province, en sont moins profondes ? Je ne dis rien des deux premiers condamnés : Fieschi est un misérable scélérat, que l'on a voulu travestir en grand criminel ; je ne connais pas Morey. Mais, quant à ce malheureux Pépin, qui, jusqu'à son dernier soupir, a protesté de son innocence, je regarde sa condamnation comme un assassinat politique. J'ignore s'il était innocent ou coupable ; mais, bien certainement, un jury ne l'aurait pas condamné. Si sa tête a tombé, c'est parce que les hommes du Pouvoir étaient envieux d'une tête de Républicain : elle leur avait échappé en Juin ! Malédiction et vengeance sur les assassins de Ney (*) et de Pépin !...

(*) Ney était un double taltre ; mais la Cour des Pairs n'avait pas le droit de le juger. (Décembre 1838.)

XXXI.

UN BILLET DE CONFESSION.

(Avril 1836.)

.... Tu sauras que je suis allé (*) trouver M*, vicaire de..., vendredi soir ; j'ai trouvé, dans cet ecclésiastique, un jeune homme plein d'esprit, parlant très bien, et *quasi* homme du monde. Bref, je lui ai dit le sujet qui m'amenait. « Monsieur, venez demain vous confesser. » — « Monsieur, je ne crois pas à la confession ! » Là-dessus, s'établit entre nous une discussion fort amusante, sur les principales thèses philosophiques, et sur les principaux dogmes de la religion. C'eût été chose curieuse de nous voir : j'étais debout, le dos appuyé contre la cheminée ; lui était devant moi ; nous parlions tous deux, avec une volubilité étonnante, et avec des gestes tout à fait drôles : on aurait dit deux pantins ! En terminant, il me dit : « Hé bien, Monsieur, venez demain ; je vous ferai une confession de jeune homme. » J'y retournai donc le samedi, avec la ferme volonté d'envoyer tout promener, la confession et l'église, s'il voulait employer, avec moi, le jargon d'usage. Mais il n'en fut pas ainsi : nous recommençâmes à disputer, discuter sur la religion. J'attaquais les sacrements, j'attaquais Jésus, j'attaquais tout le Christianisme. Lui réfutait ; je répliquais. En un mot, je me suis beaucoup amusé ; il m'a délivré mon billet de confession, sans que je lui aie rien confessé du tout, sinon la nullité de mes croyances ; et je lui ai promis de retourner causer avec lui.

(*) Il faudrait : *J'ai été.* (Juin 1838.)

XXXII.

A M. de R., chef d'Institution.

Votre lettre m'a fait grand plaisir ; et cependant elle me désespère ; ou plutôt elle me met dans une position telle, que je ne sais plus de quel côté me tourner. D'après ce que je vous avais écrit, j'espérais que vous auriez pu me donner quelque conseil, propre à aplanir les difficultés que je rencontre en chemin ; et, au lieu de cela, je n'ai plus que la perspective d'être renvoyé à l'année prochaine, et de perdre encore un an (oui, *perdre* est le mot), avec du grec, du latin, et autres choses dont je n'ai que faire.

Je vois, Monsieur, que vous allez me traiter de *barbare*, parce que je montre quelque dédain pour des études qui ne rentrent pas dans celles que j'affectionne. Je ne suis pas un barbare ; je n'ai, je crois, d'autre tort que d'apprécier les choses à leur juste valeur, eu égard à la position que j'ai acquise. Pour vous le prouver, je vais, le plus brièvement qu'il me sera possible, vous expliquer *ce que je suis* : je vais avoir l'air de faire mon apologie ; mais j'y suis presque forcé.

Nul doute qu'en m'entendant dire que je n'ai jamais été au Collège, que je n'ai appris ni grec ni latin, et que je ne suis qu'un *petit apprenti bijoutier* (*), devenu, je ne sais comment, Elève de l'Ecole, des personnes, qui ne me connaîtraient pas bien, en concluraient que, sauf un peu d'*x*, je suis un ignorant, incapable de parler de quoi que ce soit ; un rustre, de qui l'esprit est encore en friche. Hé bien ! à parler franchement, cette conclu-

(*) En 1824. Je ne l'ai été que pendant trois mois : *les dispositions* me manquaient. (Avril 1839.)

sion serait trop précipitée. Si l'on ne m'a rien appris, en revanche, j'ai beaucoup lu, et.... je n'ai pas *beaucoup retenu* ; mais cependant j'ai retenu assez pour qu'à l'École on m'appelât, souvent, *Citateur* ; et, sans aller plus loin, il ne se passe presque pas de jour que je ne vienne jeter, à la tête de mon Professeur, des passages que j'ai lus dans mes classiques. Mon Mentor me dit naïvement : « Je ne connais pas cet auteur-là. » Et moi je lui répons : « Mais bon Dieu ! à quoi donc vous sert le latin dont vous êtes farci, si vous ne connaissez pas seulement la littérature française ? »

Ceci vous explique, Monsieur, comment, n'ayant pas appris la Grammaire, je suis parvenu, cependant, à force de lire, de comparer et de réfléchir, à parler assez purement. J'ignore les *grâces du style* ; mais je fais très peu de fautes, surtout en écrivant ; et il me semble que c'est là tout ce qu'on peut exiger d'un homme qui ne fait pas *profession de littérature*. Je dis que *j'ignore les grâces du style* ; cela est vrai : mais mettez-moi à l'épreuve ; faites-moi soutenir une discussion contre un individu armé de Virgile et d'Horace : si je ne le terrasse pas, c'est qu'il aura réellement raison. Ceci est pour la partie littéraire de mon éducation.

Venons-en aux connaissances accessoires. Il en est de même : si je ne connais pas l'Histoire en détail, du moins, j'en connais les événements principaux. Et je vous le demande, Monsieur : si l'on vous interrogeait, vous-même, sur une des vieilles dates que renferme l'examen du Baccalauréat, répondriez-vous sans hésiter ? Ces Messieurs veulent que le premier venu réponde, sur l'Histoire, comme pourrait le faire M. Lacretelle ; et, sur la Géographie, comme le ferait M. Barbié du Bocage : et peut-être, si M. Lacretelle subissait un

examen devant M. Barbié, serait-il *collé* ! En un mot, j'ai appris l'histoire romaine en lisant Vertot, l'histoire grecque en lisant et relisant *Anacharsis*, l'histoire des mœurs françaises avec Voltaire, Molière, La Bruyère, etc. Il en est de même pour la Géographie. J'ai fait, en tout, comme Jean-Jacques, qui, dans la *Nouvelle Héloïse* (?), rapporte que ce vers de la *Henriade* :

Parlât encore pour lui, etc.

lui apprit une règle de la Grammaire.

En voilà déjà trop sur un sujet qui devait être court.

.
Dites-moi, s'il vous plait, ce qu'il faut que je fasse pour me passer de *certificat* de Philosophie. Vous pourrez bien attester, à ces Messieurs, que *j'ai de la philosophie* ; mais ce n'est pas ce qu'il leur faut : ils veulent que *l'on sache bien son catéchisme*.

(1836?)

XXXIII.

UN JALOUX.

(Bruxelles, août 1841.)

.... « Je n'ai pas vu Fanny, ce qui n'a pas empêché
« une effroyable scène entre elle et son tyran domes-
« tique. La pauvre petite est horriblement malheureuse ;
« il la fait espionner quand elle sort. Il cherche que-
« relle à tous les jeunes gens qui viennent au magasin.
« Aussi, il n'était pas à Bruxelles depuis huit jours, que
« des paris étaient déjà ouverts au Café ; savoir, *s'il*
« LE SERAIT *dans six mois ou dans un an* ! Je te con-
« terai tout cela.... »

XXXIV.

P O R T R A I T .

(24 août 1843.)

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

J'aurai bientôt quatre-vingts ans,
Et j'ai l'air d'en avoir cinquante.
J'ai, grâce au Ciel, outre mes dents,
Un appétit que chacun vante.
Je suis droit comme un peuplier ;
Mais hélas ! ma tête grisonne !
C'est qu'ici bas, le vieux guerrier,
Comme le chêne se couronne.

Je me lève avec le soleil :
Avec le soleil je me couche ;
J'ai les yeux bons, le teint vermeil ;
L'âge n'a point plissé ma bouche.
Je promène, tous les matins,
Et ma *Fidèle* et mon *Neptune* ;
Je n'ai ni *douleurs* ni chagrins ;
Je suis content de la Fortune.

Dans mes prés et dans mes jardins
Je surveille *Jeanne* et *Francine* ;
Je tourmente, et parfois je crains
Mademoiselle Joséphine !
Aux méchants je tourne le dos ;
Pour eux ma porte est condamnée ;
Je ris des prêtres et des sots :
Ainsi se passe ma journée.

Sous les drapeaux, pendant trente ans
J'ai fait ample moisson de gloire :
La France, à ses nobles enfants,
Chaque jour donnait la victoire !

Aujourd'hui, qu'un Pouvoir fatal
Se prosterne aux pieds de l'Europe,
La Politique me fait mal ;
Et je suis un peu misanthrope !

ENVOI.

Dans ce portrait fort mal léché,
Si l'on ne peut te reconnaître,
Cher oncle, ne sois point fâché :
Mon œuvre ne fait que de naître.
D'ailleurs, le divin Apollon
Est en dispute avec Minerve :

.
.

XXXV.

RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

(A *Auguste B.*)

6 mars 1848.

J'avais parfaitement songé à t'écrire ; mais, ainsi que tu le supposes, le temps m'a manqué jusqu'ici. La bataille d'abord ; la victoire ensuite ; les démarches auprès du Gouvernement provisoire ; mon Lycée ; la Garde nationale, qui me réclame trois fois en huit jours ; le *Comité démocratique central* (*), qui me prend toutes mes soirées ; etc. En voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer mon silence. Je vais maintenant te dire, en deux mots, non ce que l'on a fait, mais ce que *j'ai fait* ou vu.

Le lundi, 21 février 1848, les choses se passèrent

(*) Présidé par l'héroïque Guinard. (Mars 1889.)

comme le lundi 26 juillet 1830 : les ordonnances sur les rassemblements, affichées le soir, et lues à la lueur de quelques bouts de chandelles que tenaient, allumés, des gamins de Paris, étaient commentées avec une certaine indignation.

Le mardi matin, tous ceux qui ignoraient l'interdiction lancée contre le Banquet, et tous ceux qui, comme moi, étaient curieux de voir la tournure des choses, s'acheminaient, de toutes parts, vers la Place de la Révolution. L'intérieur des Tuileries était un véritable camp !

Entendant des clameurs éloignées, je me mis à courir, du Jardin vers la Place, disant à quelques ouvriers qui couraient aussi : « Voyons si l'on va nous tirer dessus ! » L'un d'eux me répondit, avec cette insouciance qui caractérise l'enfant de Paris : « si l'on nous tire dessus, nous tâcherons de trouver des fusils ! »

A la Place de la Révolution, et à la Madeleine, il n'y eut rien, sinon quelques charges de cavalerie, dont je pris une petite part. Un omnibus me mena au Collège, où régnait déjà la plus grande anxiété.

Je passe au mercredi. Dès midi, la bataille était engagée dans tout le quartier St-Martin, dans la rue Transnonain, etc. J'oubliais de te dire que, rentrant chez moi le mardi soir, après avoir exploré une partie de Paris occupée militairement, je rencontrai, rue du Temple, un ouvrier qui me dit : « A minuit, la douzième « Légion de la Garde nationale marche au secours de « l'insurrection. » Tu peux juger quelles furent mes préoccupations pendant toute la nuit du mardi au mercredi : j'écoutais toujours ; j'attendais un signal ; et rien !

Je m'aperçois que le papier et le temps me manquent.

Qu'il te suffise de savoir que, le jeudi matin, je me mis à la tête d'une petite bande d'ouvriers ; que je suis entré à l'Hôtel-de-Ville, immédiatement après les élèves de l'Ecole polytechnique (*) ; que j'ai marché, sur les Tuileries, avec le 34^e de Ligne et deux pièces de canon ; que, si je n'ai pas pris les Tuileries, ç'a été la faute du général Taillandier, qui a commandé de tourner à gauche, malgré mes protestations ; que, revenu à l'Hôtel-de-Ville, sans coup férir, j'ai contribué à la nomination du Gouvernement provisoire et à la proclamation de la République ; que, le vendredi matin, entre Lamartine et Garnier-Pagès, j'ai rempli les fonctions de citoyen-greffier ; que l'on m'a donné une mission de confiance, dans le 6^e Arrondissement. Après quoi je suis rentré dans l'obscurité la plus profonde.

En somme, j'ai fait mon devoir.

XXXVI.

L'INSURRECTION DE JUIN 1848.

(A *Auguste B.*)

23 juin.

Au moment où je t'écris, nous sommes en pleine insurrection. Mais, hélas ! ce n'est pas celle du 23 février ! C'est la guerre entre la Bourgeoisie et le Peuple, c'est une guerre lamentable : les deux partis ont le même drapeau ; les deux partis crient : « Vive la République ! » Où cela va-t-il nous mener ?

(*) Quand je fus arrivé dans la salle où ils étaient, l'un d'eux me dit : « M^{***}, si vous voulez, vous êtes le gouvernement : il n'y a plus personne ici ! » Je lui répondis : « il ne s'agit pas de jouer au gouvernement ; il s'agit de savoir ce que fait Philippe et ce que fait Guizot : qui m'aime me suive ! »
(Avril 1839.)

J'étais descendu, au premier coup de tambour, dans le dessein de maintenir l'ordre; mais, lorsqu'après trois heures de marches et de contremarches, j'ai vu que *mes chers camarades* chargeaient leurs armes, et se préparaient à se défendre, ou à attaquer, j'ai déserté; je ne peux pas, moi, tirer sur des hommes au milieu desquels j'étais, le 24 Février; sur des hommes qui crient, ainsi que moi: « Vive la République démocratique et sociale! » C'est une chose bien déplorable: le tocsin, la fusillade, le canon, ne cessent de retentir; et, je le crois, pis qu'en février. Je ne veux pas fermer ma lettre, afin de te dire du nouveau, demain.

On ne cesse de tirer, du côté du Panthéon et du Luxembourg. Le tocsin redouble; la bataille paraît approcher de l'Hôtel-de-ville; on vient de tirer trois effroyables coups de canon. Dieu protège la République! On se bat, affreusement, entre les deux bâtiments de l'Hôtel-Dieu; nous voyons la fumée; et, quant à la fusillade, je n'ai jamais, je crois, rien entendu d'aussi épouvantable, ni en juillet, ni en juin 1832. On tire par les fenêtres de l'Hôtel-de-ville.

24 juin, 4 h. $\frac{1}{2}$.

Le combat, qui n'a pas été interrompu la nuit, recommence avec plus de violence. Il y a des barricades devant nos fenêtres, sur le quai de la Tournelle. Je vois des ouvriers charger et tirer successivement. Contre qui tirent-ils? mon Dieu!

5 h. $\frac{1}{2}$ du matin.

Depuis ce matin, les soldats de la Ligne et de la Mobile, placés à la pointe de notre île, et à la pointe de la Cité, répondent, en tirailleurs, aux barricades du quai de la Tournelle. De temps en temps un garde-mobile

vient devant nos fenêtres, pour riposter aux ouvriers ; enfin, placés dans le toit de Notre-Dame, des soldats tirent par les lucarnes : nous ne pouvons plus ouvrir nos persiennes.

7 h.

Les barricades du pont de l'Archevêché viennent d'être détruites par trois mitrallades. On tire toujours. Nous n'avons vu encore que deux blessés : c'est déjà trop !

10 h. $\frac{1}{2}$.

Je viens de ramasser une balle sur ma fenêtre : après avoir forcé la persienne de mon cabinet, elle est venue s'aplatir sur la barre d'appui, qu'elle a cassée. La fusillade ne cesse pas, non plus que le canon. Cela dure depuis 4 heures du matin ! Et nous ne savons rien du Gouvernement, rien de l'Assemblée !

6 h. du soir.

Cela paraît à peu près terminé : je vais essayer de sortir, pour savoir où en est la République, et si nous avons encore un gouvernement.

7 h.

La fusillade recommence avec vivacité : un feu roulant, un feu aussi terrible que celui d'hier soir, retentit auprès de l'Hôtel-de-ville. Je n'ai pu aller plus loin que le Parvis Notre-Dame : Paris est en état-de-siège ; la Commission des Cinq a, dit-on, donné sa démission. Notre maison, et toutes celles de la pointe de l'Île, portent de nombreux trous de balles. A demain.

25 juin, 8 h. du matin.

On a tiré toute la nuit ; et l'on a recommencé avant 4 h. du matin. La bataille, un moment interrompue sur un point, recommence sur un autre. Nous ne pouvons

plus, ni ouvrir nos persiennes, ni descendre dans la rue St-Louis-en-l'Île, où les balles sifflaient tout à l'heure.

Midi.

Je croyais tout fini : je crains, maintenant, que tout recommence ! Deux pièces de canon viennent d'arriver vis-à-vis de nos fenêtres, sur la pointe de la Cité, derrière Notre-Dame. Il me semble qu'un parlementaire est envoyé aux ouvriers du quai de la Tournelle ; ils paraissent ne pas s'entendre. On tire toujours, au loin. On dit qu'une barricade formidable est élevée au bout de la rue des Nonaidières (*), à l'entrée de la rue St-Antoine. Nous en sommes réduit aux *on dit* ; car nous ne pouvons pas même descendre dans la rue ! Les factionnaires crient : « *Fermez vos persiennes !* »

1 h.

Notre pensionnaire, qui était parti depuis deux jours, vient de pouvoir revenir, avec deux gardes-nationaux. Comme il a un sauf-conduit, il va mettre cette lettre à la boîte. Le nombre des morts est énorme. Pas d'autres nouvelles.

XXXVII.

A M^{me} *** (*Bas-Bleu*).

.
Après ces préliminaires pacifiques, j'arrive, je le crains bien, à la *déclaration de guerre*, non de ma part, mais de la vôtre. Vous me dites, Madame, que vous êtes de mauvaise humeur : je m'en suis aperçu en lisant la fin de votre lettre ! Si je savais le latin, je vous citerais, à ce propos, deux ou trois vers d'Horace ;

(*) Ou Nonnains d'Yères. (Mars 1889.)

comme je ne suis qu'un pauvre Barbare, je me contente d'énoncer brièvement, en langue vulgaire, les deux causes de votre colère, mal déguisée sous un long persifflage.

Vous me connaissez bien peu, Madame, si vous croyez que je voyage dans la voûte céleste, et que je regarde, comme indigne d'être lu, tout ce qui est écrit de la main d'une « femelle ». Outre que ce n'est pas là le langage dont je me sers, j'admire le talent partout où il se trouve : qu'un beau livre soit de Lamartine ou de George Sand, que des vers soient signés Béranger ou Savinien Lapointe, peu m'importe, pourvu qu'ils soient bons ! De même qu'une belle fille n'a pas besoin, pour plaire à un artiste, d'être vêtue de riches habits, un auteur inconnu peut avoir du succès sans recourir à un pseudonyme ronflant : il lui suffit d'avoir de l'imagination et du style. Lorsque M^{me} la baronne Dudevant se vit obligée de travailler pour vivre, elle prit le nom, parfaitement insignifiant, de *George Sand*. Il est vrai que ses romans sont pleins d'imagination et de pensées, et qu'ils sont écrits *purement* !

• • • • •

J'ouvre donc votre manuscrit et j'y lis ceci :

- “ Que l'on-n'oublie, pas, mais-qu'on-con-nut-au-ber-ceau,
- “ Qui-nous-y-vit-aussi-et-gar-da-sou-ve-nance
- “ Du-son-de-vo-tre-voix-qui-a-près-trente-an-nées !
- “ A-vec-de-mau-vais-yeux-pré-tend-vous-dire-en-face :
- “ N'a-jou-te-pas-un-mot-je-di-rai-de-ma-place
- “ Le-nom-que-tu-portas-avant-ton-hy-mé-née „ etc.

Franchement, Madame, pensez-vous que ce soient là, je ne dirai pas de bons vers, *mais seulement des vers* ? Le premier a treize syllabes ; le premier hémistiche finit

par un *e* muet, et le second commence par une consonne ; les deux vers suivants contiennent des *hiatus* ; *années* et *hyménée* ne riment pas ; etc. Et tout le reste est à l'avenant !

Ces soi-disant vers me rappellent une *épître à Charles-dix*, que je composai en *juin* 1830. Elle commençait ainsi :

“ O roi ! cesse d'écouter une horde ennemie

“ Qui fut, contre la France, envoyée des enfers ! „

Il y avait ainsi treize ou quatorze syllabes à chaque vers ! Heureusement pour moi, un ami me fit voir que j'avais enfreint toutes les règles de la versification ; et je rengainai !

Pour la prose, la question devient plus difficile : cependant, ma chère M^{me} M., montrez, à qui bon vous semblera, la période suivante, que je copie dans... Si votre interlocuteur ne déclare pas la Grammaire outrageusement violée, je me tiens pour battu.

.
(1850 ?)

XXX.

A GUINARD.

(15 juin 1852.)

Illustre et malheureux ami,

J'apprends, par *le Siècle*, le nouveau coup qui vient de vous frapper (*).

.... Si des devoirs impérieux, des devoirs de profession, ne me retenaient ici, je serais allé à Villepreux

(*) La mort de sa fille.

ce matin, rendre les derniers devoirs à celle qui n'est plus : agréez, avec mes excuses, l'expression de mes regrets.

J'aurais été bien heureux de me trouver chez moi, quand vous m'avez fait l'honneur d'y venir ; il y a plus de trois ans que je ne vous ai vu, et j'aurais plaisir à embrasser le prisonnier de Doullens....

XXXVIII.

VIVIEN.

Monsieur le Directeur,

Le dernier numéro de l'*Illustration* rapporte, d'une manière inexacte, une affaire dans laquelle M. Vivien a joué un rôle fort peu honorable. Voici les faits tels qu'ils se sont passés.

Des combattants de Juillet, des Membres de la *Société des Amis du Peuple*, des Étudiants s'apprêtaient à célébrer le glorieux anniversaire de la Prise de la Bastille.

Le 13 juillet, au soir, M. Vivien fit afficher la proclamation suivante, proclamation *mensongère* et *calomnieuse*, puisqu'elle travestissait les patriotes de 1831, en complices et en instruments de la Légitimité.

« Citoyens de Paris,

« Les *artisans de troubles* que votre indignation et la
« fermeté du Gouvernement auraient dû décourager,
« *ennemis du Peuple* dont ils osent se dire les amis,
« préparent une nouvelle *tentative contre l'ordre public*,
« et *pour vous tromper sur leurs véritables desseins*, ils
« *s'emparent des nobles souvenirs* du 14 juillet ! Ils

« annoncent l'intention de planter, à Paris, un arbre de
« la liberté ! Vous ne reconnaîtrez dans cette démarche
« *qu'une nouvelle manœuvre* de cet esprit de désordre
« qui s'est organisé dans des *clubs prétendus patrio-*
« *tiques*, où toutes les factions viennent se coaliser
« contre la paix publique, contre les institutions du
« pays, contre le bien-être d'un peuple que ces agita-
« tions appauvrissent, en desséchant les sources du
« travail.

« *L'intention provocatrice* de ces hommes, sans
« mission, qui prétendent se substituer à l'autorité pour
« ordonner des cérémonies et y convoquer les citoyens,
« est d'autant plus manifeste que le Gouvernement vient
« lui-même d'associer la mémoire du 14 juillet qui a
« ouvert le cours de notre révolution, à la gloire des
« trois journées qui l'ont couronnée dignement.

« *L'autorité fera son devoir en s'opposant à une*
« *démonstration* qui ne peut être considérée que comme
« un acte d'hostilité. Elle s'empresse de vous l'annoncer,
« pour que tous *les amis de l'ordre* connaissent sa
« résolution, pour qu'ils ne s'inquiètent point des efforts
« de quelques hommes, *instruments coupables* ou dupes
« aveugles de *la faction déchue*, qu'ils servent, ou dont
« elle se sert, et pour qu'ils soient bien convaincus que
« *le Gouvernement saura maintenir ses droits, assurer*
« *le règne des lois*, et faire justice des désordres et de
« leurs auteurs.

« Paris, le 13 juillet 1831.

« Le Conseiller d'Etat, préfet de police,

« VIVIEN. (*) »

(*) Nous avons déjà dit un mot de cette proclamation. Mais il est bon que de pareilles infamies soient *dûment enregistrées*.

Le lendemain, *l'autorité faisait son devoir* : c'est-à-dire que, conformément à l'annonce faite par le futur ministre de la République, les *artisans de troubles* étaient assommés, sur la place de la Bastille, par *des amis de l'ordre*, embrigadés dans un cabaret de la place Lenoir, et rétribués à raison de *trois francs par tête de républicain*.

E. C.,

Étudiant en 1831.

Paris, le 24 juin 1854 (*).

XXXIX.

FIN DE LETTRES.

(VERS 1854.)

Sous l'Empire
Tout empire.

XL.

A UN RÉDACTEUR, EN CHEF, DU *Constitutionnel* (**).

(CHARADE.)

Je voudrais voir le nez de mon entier
Dans le premier de mon dernier.

(*) Naturellement, cette lettre véridique ne fut pas accueillie par MM. les Rédacteurs de l'*Illustration* : leur siège était fait. (Mai 1888.)

(**) Ce personnage vit encore. On sait qu'après l'insurrection de juin, le *Constitutionnel* était nommé, communément : *Journal de la Calomnie*. (Avril 1889.)

XLI.

ALLOCUTION MAÇONNIQUE.

(4 novembre 1857.)

Mes F. . .,

Notre cher V. . . a eu l'excellente idée de soumettre, à vos méditations, la question suivante :

Quel est, véritablement, le but de la F. . . M. . . ?

Si je ne consultais que mes forces, je laisserais, à de plus éloquents, à de plus érudits, le soin de vous entretenir d'un sujet si important pour toutes les L. . . Mais, dans un moment où l'on feint de croire, où l'on imprime même, que la F. . . M. . . ne doit plus être qu'une *Société de Secours mutuels*, il est bon que chaque M. . . formule, nettement et sans réticences, son opinion sur notre ordre. D'un autre côté, chacun de nous doit travailler, autant qu'il le peut, au monument m. . . : celui qui préférerait l'inaction et le sommeil au labeur, celui qui s'engraisserait dans une lâche oisiveté, celui-là serait un mauvais ouvrier, celui-là ne serait pas digne du nom de F. . . M. . . ! Désirant mériter l'estime et l'amitié de mes F. . ., je me suis donc mis à l'œuvre : la R. . . L. . ., j'en ai la conviction, aura égard à mes intentions et m'écouterait avec bienveillance, lors même qu'elle ne partagerait pas mes idées.

Avant que je dise quel est, suivant moi, le but véritable de la F. . . M. . ., permettez-moi, mes F. . ., de jeter un rapide coup d'œil sur le passé de notre ordre : en voyant ce que nous avons été, nous saurons mieux ce que nous devons être.

Autant que l'on en peut juger par les récits de nos historiens et de nos légendaires, autant que le font

penser quelques-uns de nos mystères, l'Association politique et religieuse, connue sous le nom de F. : M. : , fut instituée dans le dessein de résister à l'oppression et de pratiquer la *religion naturelle*. C'est dire que la F. : M. : est aussi ancienne que les Sociétés : car, dès qu'il y eut des sociétés, il y eut des tyrans et des prêtres. Ne pouvant combattre à force ouverte les uns, ne pouvant empêcher les autres d'adorer leurs idoles, des hommes sages, des philosophes, songèrent à saper sourdement les trônes, et à substituer, à des cérémonies ridicules ou sanguinaires, un culte que la Raison pût avouer.

Attirés les uns vers les autres par la conformité des opinions, des espérances, des désirs, par la communion des idées, ces sages, ou plutôt ces *hommes de bonne volonté*, s'entendirent pour lutter contre les rois et les prêtres. Il est aisé de prévoir ce qui arriva : les oppresseurs s'effrayèrent de ces réunions d'hommes libres, les prêtres s'effrayèrent de ces réunions d'hommes intelligents ; les uns et les autres craignirent de perdre la puissance et la richesse : la persécution commença.

Alors, les hommes qui jusqu'à ce moment s'étaient rassemblés en plein jour, durent s'entourer d'une ombre protectrice ; ce qui eût été une grande religion fut un culte caché ; ce qui eût été une école philosophique devint une puissance mystérieuse : les *Sociétés secrètes* étaient nées ! Elles avaient leurs épreuves, qui n'effrayaient pas l'homme au cœur pur et droit ; mais qui, jetant dans l'âme une certaine terreur, devaient naturellement éloigner celui qui eût pénétré dans le temple pour en révéler les mystères. Malheur au traître, au délateur, si sa trahison était découverte ! Les despotes punissant de mort quiconque se mettait en révolte contre leur autorité, les Sociétés secrètes agissaient de

même à l'égard de l'initié qui livrait ses frères ! Elles avaient leur serment, dont la formule, répétée encore aujourd'hui, à chaque initiation, rappelle une époque de luttes et de dangers ; elles avaient leurs signes de reconnaissance ; elles avaient leurs *mots sacrés*. Ces signes et ces mots sacrés, conservés jusqu'à nous, servent de lien entre les F. : M. : de tous les temps et de tous les lieux : ils font, de la F. : M. :, la Religion universelle, c'est-à-dire la véritable *Religion catholique*.

Sortant de l'Inde, où elle est née, la F. : M. : se répandit en Egypte, chez les Hébreux, chez les Grecs, et enfin chez les Nations modernes. Après une longue suite de péripéties ; après avoir été, tantôt tolérée, tantôt persécutée par les gouvernements, elle devint l'auxiliaire des penseurs du dix-huitième siècle, et l'un des moyens dont ils se servirent pour hâter la chute des vieilles institutions : *Helvétius, Lalande, Voltaire, Condorcet, Bailly, Danton, Rabaut-St-Etienne*, furent F. : M. :. Un homme qui expie dans l'exil son dévouement à la cause du Peuple apprécie, en ces termes, l'importance révolutionnaire de notre ordre : « Par le seul fait des bases constitutives de son existence, la F. : M. : tendait à décrier les institutions et les idées du monde extérieur qui l'enveloppait. Il est vrai que les instructions maçonniques portaient soumission aux lois, observation des formes et des usages admis par la société du dehors, respect aux souverains. Il est vrai encore que, réunis à table, les maçons buvaient au roi dans les Etats monarchiques, et au magistrat suprême dans les républiques. Mais de semblables réserves commandées à la prudence d'une association que menaçaient tant de gouvernements ombrageux, ne suffisaient pas pour annuler les influences naturellement révolutionnaires, quoiqu'en général paci-

fiques, de la F. : M. : . Ceux qui en faisaient partie continuaient bien à être, dans la société *profane*, riches ou pauvres, nobles ou plébéiens ; mais, au sein des loges, temples ouverts à la pratique d'une vie supérieure, riches, pauvres, nobles, plébéiens, devaient se reconnaître égaux et s'appelaient frères. C'était une dénonciation indirecte, réelle pourtant et continue, des iniquités, des misères de l'ordre social ; c'était une propagande en action, une prédication vivante.

« D'un autre côté, l'ombre, le mystère, un serment terrible à prononcer, un secret à apprendre pour prix de mainte sinistre épreuve courageusement subie, un secret à garder sous peine d'être voué à l'exécration et à la mort, des signes particuliers auxquels les frères se reconnaissaient aux deux bouts de la terre, des cérémonies qui se rapportaient à une histoire de meurtre et semblaient couvrir des idées de vengeance, quoi de plus propre à former des conspirateurs ? Et comment une pareille institution, aux approches de la crise voulue par la société en travail, n'aurait-elle pas fourni des armes à l'audace calculée des sectaires, au génie de la liberté prudente ? » (LOUIS BLANC.)

L'éloquent historien dit encore : « Il ne faut donc pas s'étonner si les F. : M. : inspirèrent une vague terreur aux gouvernements les plus soupçonneux ; s'ils furent anathématisés à Rome par Clément XII, poursuivis en Espagne par l'Inquisition ; et si, en France, la Sorbonne les déclara *dignes des peines éternelles*. Et toutefois, grâce au mécanisme habile de l'institution, la F. : M. : trouva, dans les princes et les nobles, moins d'ennemis que de protecteurs. Il plut à des souverains, au grand Frédéric, de prendre la truelle et de ceindre le tablier. Pourquoi non ? L'existence des hauts grades leur étant

soigneusement dérobée, ils savaient seulement, de la F. : M. : , ce qu'on leur en pouvait montrer sans péril ; et ils n'avaient point à s'en inquiéter, retenus qu'ils étaient dans les grades inférieurs où le fond des doctrines ne perçait que confusément à travers l'allégorie, et où beaucoup ne voyaient qu'une occasion de divertissement, que des banquets joyeux, que des principes laissés et repris au seuil des loges, que des formules sans application à la vie ordinaire, et, en un mot, qu'une comédie de l'égalité. Mais, en ces matières, la comédie touche au drame ; et il arriva, par une juste et remarquable dispensation de la Providence, que les plus orgueilleux contempteurs du peuple furent amenés à couvrir de leur nom, à servir aveuglément de leur influence les entreprises latentes dirigées contre eux-mêmes. »

Au commencement de ce siècle, les F. : M. : se ressentirent de l'affaissement universel des caractères : ils ne surent pas résister au vertige qui faisait, d'une nation, la vassale d'un homme ; mais, avec la Restauration, revinrent les luttes glorieuses : la F. : M. : devint, presque partout, l'auxiliaire du Carbonarisme, dont elle partagea les sanglants désastres. Aujourd'hui, en France du moins, tout se tait encore une fois ; et l'on songe à transformer, en *Société de Secours mutuels*, une association essentiellement militante, qui a compté dans son sein les plus grandes intelligences, qui a eu ses martyrs, et qui, si elle savait utiliser ses forces, pourrait devenir l'*Armée pacifique du Progrès* ! Heureusement, quand l'esprit humain sommeille en un lieu, il s'éveille un peu plus loin : à l'heure qu'il est, le Catholicisme, cet ennemi de la Raison, est tenu en échec par nos F. : de Piémont et de Belgique ! Aussi, les persécutions et les injures,

qui n'ont jamais fait défaut à notre ordre, ne lui manquent-elles point encore : le parti *religieux* nous prodigue, dans les journaux, la calomnie et l'outrage; et, il y a quatre ans à peine, plusieurs Français habitant l'Espagne, étaient *condamnés aux galères*, pour *crime de F. . M. . !*

Mais quelle est donc cette doctrine qui soulève tant de haines, et dont les adeptes ont eu l'honneur d'être excommuniés par Clément XII ? Ainsi que je le disais en commençant, l'Association maçonnique est, tout à la fois, religieuse et politique. Les doctrines religieuses des F. . M. . se réduisent à ce précepte : « *Adorez un seul Dieu, créateur, ou plutôt G. . A. . de l'U. .* » Quant à leurs doctrines politiques, elles sont admirablement résumées dans la sainte formule : *Liberté, Egalité, Fraternité*, que la République française inscrivit sur son drapeau, et qui, nous n'en doutons pas, deviendra la devise de tous les Peuples. Appelons de tous nos vœux, mes F. ., hâtons de tous nos efforts, le moment où la Liberté, l'Egalité, la Fraternité régnant sans partage, le genre humain, débarrassé de tous les despotismes, ne formera plus qu'une seule famille ! Alors, les haines nationales, les fureurs religieuses seront éteintes ; alors on ne verra plus, comme aujourd'hui, un peuple prodiguant son or et son sang afin d'exterminer un autre peuple ; alors tout le matériel de nos arsenaux sera transformé en machines agricoles ou industrielles ; alors on aura peine à croire que, durant une longue suite de siècles, les principales richesses des Etats aient été consacrées à nourrir, loger et entretenir largement des bandes qui étaient oisives ou qui tuaient ; alors les douanes, les octrois, les passeports, les droits protecteurs, et toutes les autres entraves à la libre expansion

des peuples, que les despotes ont imaginées, auront été rejoindre les chaînes et les barrières qui attristaient autrefois nos villes et nos campagnes ; alors, enfin, la F.·. M.·. aura atteint son but ; car, mes F.·., si vous approuvez ce que vous venez d'entendre ; si vous pensez que je ne me suis pas trompé dans mes appréciations, vous me permettrez de faire la réponse suivante à la question proposée :

« *Le but de la F.·. M.·. est l'application, dans un avenir prochain, et chez tous les peuples, des doctrines renfermées dans la formule M.·. : Liberté, Egalité, Fraternité.* »

XLII.

DEUX RÊVES.

(Paris, 29 septembre 1858.)

Je rencontre M. (*). Il me dit : « Etes-vous libre ce soir ? — Aujourd'hui lundi : oui. — Venez me voir. — Volontiers. — Vous savez que je ne demeure plus rue St-Victor. — Non. — Voici pourquoi : je me suis fait Mormon ; et je demeure, au milieu de mes co-religionnaires, rue *Venant de la Barrière du Mont-Parnasse* (**). Du reste, vous pouvez y aller aussi par le faubourg St-Martin. — C'est bon. » Le soir venu, je donne, à un conducteur d'omnibus, l'adresse indiquée. Ah ! Monsieur veut voir les Mormons ? — Oui. — Hé bien, si vous voulez les voir jouer au trictrac, allez-y par ici (le faubourg, je crois). — Comment, jouer au trictrac ? — Oui,

(*) Examineur à l'Ecole polytechnique. (Mars 1889.)

(**) *Naturellement*, cette rue n'a jamais existé.

on y joue dans toutes les maisons : cela fait partie du culte.

J'accepte l'itinéraire indiqué, et j'arrive chez M., tout en me disant : « est-il possible qu'aux portes de Paris, il existe de telles choses ? Nous n'avons plus rien à reprocher aux Américains. »

.
Je trouve M., sa femme (*), la sœur de celle-ci, et une jeune servante, occupés à jouer, non au trictrac, mais aux dominos. Je fais comme les autres. A une première partie, nous prenons, chacun, *un seul* dé ; ce qui rend le jeu excessivement simple. Je gagne. A une seconde partie, nous prenons le jeu ordinaire : je gagne encore. Tout en jouant, Madame M., placée à côté de moi, me... (**) Probablement satisfaite de son examen, elle dit à son mari : « M. X est dans de très bonnes dispositions. » — « Ah ! bravo ! bravo ! » — Je m'incline modestement, en disant, à part moi : « quel drôle de culte ! » En même temps, je crois, ma voisine me présente à sa sœur.

M. me dit : — qui aurait jamais cru que X serait devenu mon ami intime ! — Je crois qu'il n'y a rien là d'étonnant. Du reste, je ne vous demande rien. — Ni moi non plus : notre amitié est très désintéressée. — Je m'adresserai à M^{me} X. — Oui, frottez-vous y : vous serez bien reçu !

Je m'éveille.

(Genève, 9 septembre 1867.)

La scène se passe au Café Procope, vers 1858. Je viens de causer avec le Dr Patin (***) et un autre personnage.

(*) Morte depuis longtemps. (Mars 1889.)

(**) Trois mots très vifs.

(***) Mort depuis longtemps.

Je dis à mes deux interlocuteurs, en me levant : si votre petit dîner hebdomadaire avait lieu tout autre jour que le dimanche, je serais des vôtres ; mais le dimanche est réservé à la famille. A ce moment j'aperçois M. L. (*) : « Tiens ! voilà le *Professeur* revenu ! Il est presque aussi beau qu'autrefois. Ah ! je reconnais son paletot. » — M.L. s'approche : « J'ai vu votre geste (celui de mettre la main à la poche) : payez pour moi. » J'appelle le garçon : « *Ghislain*, voilà dix centimes pour moi et dix centimes pour M. L. » Nous sortons du café, M. Patin, *** et moi. En descendant (**), je m'écrie : « la vertu est récompensée : Voilà des pièces d'or ! » J'en ramasse cinq, dix, vingt,... que je mets en poche ; mais ma poche est trouée : nouvelle pêche à faire.

.

Nous sommes dans un appartement. Survient un élégant jeune homme, à la figure intéressante, amené par un individu (un garçon de café, peut-être), qui me dit : Monsieur réclame ce que nous avons trouvé. Je dis au jeune homme : mais qu'avez-vous perdu ? — Vous le savez bien. — Mais non. — Mais si. — Discussion. Il se débarrasse de divers objets, entre autres d'un livre dont les feuillets étaient des billets de banque. Il me dit : vous avez trouvé la lettre de M. le comte de *. Non, la voilà. Le lâche ! C'est donc la lettre d'Arthur. Non, la voici. Le misérable ! Il paraît, dis-je, que vous ne devez pas tenir beaucoup à ces lettres, d'après la façon dont vous en qualifiez les auteurs. Il continue ses recherches

(*) Après avoir été frappé de paralysie, cet aimable homme est mort dans la plus grande misère.

(**) En sortant de Procope, on n'a pas besoin de descendre ; mais dans les rêves, le réel est toujours mêlé à l'imaginaire.

inutiles et se retire, en me faisant des excuses. Je le rappelle : vous oubliez vos billets de banque ; les voici : soyez bien convaincu qu'il n'en manque aucun. Sur ce, des larmes viennent aux yeux de mon adversaire ; il s'écrie : je ne suis pas ce que vous croyez ; et m'embrasse avec effusion. Dans l'embrassement, je saisis les formes délicates, mais accentuées, d'une belle jeune femme. Cela ne peut se passer ainsi ! Vous allez me dire qui vous êtes, et pourquoi ce déguisement. — Non, pas encore. — J'insiste. — La belle inconnue commence en ces termes :

(Interrompu par le réveil.)

XLIII.

LÉGITIMISTES ET BONAPARTISTES (1871).

(Lettre au Directeur du *Siècle*.)

Monsieur le Directeur,

« *Il n'y a rien de nouveau sous le Soleil !* » Le couplet publié il y a deux jours, dans le *Siècle*, est une assez plate imitation d'autres couplets que chantaient, en 1815, les *amis de nos ennemis*. Vous pouvez en juger :

AIR de la *Carmagnole*.

Que ferons-nous des trois couleurs ? (*bis*)

C'est la bannière des voleurs ! (*bis*)

Le rouge, c'est le sang ;

Le bleu, c'est les brigands ;

Le blanc, c'est l'innocence :

Nous le gardons,

Nous le gardons ;

Le blanc c'est l'innocence :

Nous le gardons pour les Bourbons !

Bonaparte était empereur; (*bis*)
Maintenant il est décrotteur; (*bis*)
 Décrotteur des Anglais,
 Des bott' et des souliers!

.....

J'ai oublié le reste; c'est dommage. Vous voyez que les légitimistes de Marseille, et leurs nouveaux et dignes amis les bonapartistes, sont, tout simplement, des plagiaires. Espérons qu'ils feront mieux une autre fois : quand on est ignoble, on doit tâcher d'être spirituel.

Salut fraternel.

Est-il vrai que, suivant Veillot, « *si la France a été vaincue, c'est parce qu'elle ne croit pas en Dieu?* » Il y a un an, le glorificateur du Deux-Décembre écrivait : « *La France vaincra, parce qu'elle est catholique.* » Homme étonnant ! homme étonnant !

XLIV.

NOTICE SUR CHARLES BOILEAU.

(1873.)

Quant ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu!

Ce vers d'un poète de 1830 ne pourrait être appliqué plus justement qu'au jeune écolier, à l'enfant précoce dont nous publions, aujourd'hui, les *Œuvres choisies*. Puisse cette publication, beaucoup trop tardive, trouver quelques lecteurs ! Puisse-t-elle, surtout, leur faire dire : « Si l'auteur eût vécu, la France aurait deux « Boileau, comme elle a deux Corneille et deux Racine! »
 Apolline-Charles Boileau naquit à Paris, le 18 no-

vembre 1814. Son père, habile et modeste horloger, chargé d'une nombreuse famille, habitait la sombre *rue de l' Hirondelle* : c'est dire que l'enfance de Charles fut, comme il arrive pour la plupart des Parisiens dignes de ce nom, rude et laborieuse. A l'âge de douze ans, après avoir été à l'école primaire, il entra dans une de ces petites *pensions*, véritables étouffoirs, où des professeurs, plus malheureux que leurs élèves, prétendent enseigner le français, le latin, la géographie, l'arithmétique, etc. Au bout d'un an, Boileau sortait de pension, chargé de couronnes, et pourvu d'un léger bagage littéraire. Ses maîtres, ayant reconnu en lui d'heureuses dispositions, auraient voulu le garder encore ; mais, séparé d'une mère qu'il chérissait, l'enfant s'ennuyait fort ; et d'ailleurs M. Boileau père avait décidé que Charles lui succéderait.

Voilà donc notre futur poète apprenti horloger ; puis, à partir du 16 août 1828, élève de l'*École gratuite de dessin* (*). C'est vers 1829, paraît-il, que Boileau fit les premiers pas dans la carrière poétique ; et, comme si mon regrettable petit camarade avait eu le pressentiment de sa fin prochaine, ces *premiers pas* furent de véritables enjambées ! Pourvu qu'il rimât, peu lui importait sa situation actuelle, peu lui importait le sujet de ses vers ! Qu'il fût occupé à limer ou marteler une pièce d'horlogerie ; qu'il fit une *commission* pour son père (**) ; qu'assis sur un banc de notre chère École, il copiât une *planche de géométrie* ou une *tête* ; qu'enfin, réfugiés au

(*) Aujourd'hui, *École nationale de dessin et de mathématiques*. Cet établissement, fondé par J.-J. Bachelier (en 1763), et constamment fréquenté par plusieurs centaines de jeunes gens, rend les plus grands services à l'Art et à l'Industrie.

(**) Voir *Les Contrastes*.

Luxembourg, lui et vingt autres gamins fissent entendre le joyeux cri de : *Soupe!* (*) Charles songeait à l'*Art poétique du siècle de Charles-le-Bon*, à un futur *Mariage de vengeance*, ou à un petit poème sur le *Jeu de la Sauvette!*

C'est aussi vers 1829 que je devins l'*intime* du jeune rimeur. Deux fois par semaine, nous étions *voisins* en classe : tandis que nous copions nos modèles de dessein, il me faisait ses confidences ; il me communiquait ses poésies ; nous discussions..... jusqu'à ce que MM. les *inspecteurs* nous imposassent silence ! Chose étrange : Boileau écrivait avec plus de facilité, me disait-il, en vers qu'en prose !

Non content de rimer à tout propos, il passait les soirées, et une partie des nuits, à lire et relire les classiques français : Racine, Corneille, Boileau-Despréaux, Voltaire, étaient ses auteurs favoris (**).

Peut-être, s'il fût parvenu à l'âge d'homme, aurait-il, comme tant d'autres, fait de l'éclectisme en littérature ; mais, en 1830, il avait horreur des *romantiques* : pour mieux dire, il ne les connaissait pas,

La Révolution de Juillet, faite contre les Bourbons, puis escamotée par un Bourbon, vint mettre le comble à l'exaltation poétique de mon jeune camarade : en quelques semaines, peut-être en quelques jours, il composa la *Parisiade*, poème en trois chants, précédé d'une *Epître aux Parisiens*.

Tant d'études, tant de travaux entassés coup sur coup, joints aux fatigues du corps, avaient épuisé les forces de Charles Boileau : le 25 octobre 1830, il expirait, âgé de *seize ans moins vingt-quatre jours!*

(*) Voir le *Jeu de la Sauvette*.

(**) On trouvera, dans la *Parisiade*, plus d'une réminiscence de la *Henriade*.

Depuis quarante-trois ans, j'ai vu tomber autour de moi bien des parents, bien des amis ! Il en est cependant peu dont *l'individualité*, si j'ose m'exprimer ainsi, me soit restée aussi présente que celle de mon petit camarade de l'École de dessin. Je crois voir encore cet aimable et véritable *gamin de Paris* : gai, bavard, pétulant, mal vêtu, sans doute plus mal nourri, faisant d'innocentes *niches* aux inspecteurs ; et néanmoins travaillant assez bien. Chose triste à penser : cet écolier rieur, ce gamin de Paris serait peut-être devenu un grand poète !

Quand ils ont tant d'esprit les enfants vivent peu !

XLV.

AMOUR DE LA SOLITUDE.

(Poésie *naturaliste*.)

(24 août 1881.)

Un pou, se promenant sur *la machine ronde*,
Rencontre un pauvre pou, qui vivait loin du monde.
" Comment, seul en ce lieu ! „ dit le pou voyageur. —
" La solitude plaît à tout esprit songeur. „

XLVI.

SUR UN GARÇON DE RESTAURANT.

(1884.)

La femme de G. veut qu'il soit, tour à tour,
Mari pendant la nuit, et garçon tout le jour.

XLVII.

ÉCRIT SUR UN ALBUM.

(28 octobre 1885.)

Malgré les sots discours que l'on tient à la ronde,
L'Amour et le Travail sont les sauveurs du Monde.

XLVIII.

TRAVAIL CONTINU.

(Novembre 1885.)

A défaut d'un sonnet *valant un long poème*,
Je produis, chaque jour, un nouveau théorème (*).

XLIX.

PROFESSION DE FOI.

(Novembre 1885.)

Malgré tous les sermons des porteurs de chasubles,
Je ne m'occupe point des questions (**) insolubles.

L.

A TABLE D'HOTE.

(Dinant, 14 mai 1886.)

S'il n'en reste que deux, je choisis le plus tendre ;
Et, *s'il n'en reste qu'un*, j'aurai soin de le prendre (***) .

LI.

RÉVOLUTION SOCIALE.

(27 mars 1886.)

Tremblez, Bourgeois, tremblez ! Votre fin est prochaine :
En semant l'injustice on récolte la haine !

(*) Cela n'est plus vrai (1892).

(**) Il y a là une petite licence : *question* a trois syllabes. Dans sa chanson de l'*Ordre du jour*, Béranger a commis la même faute (si c'en est une). (Avril 1889.)

(***) Victor Hugo a dit :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

LII.

PENSÉE PHILOSOPHIQUE D'UNE FAMILLE DE PUNAISES.

A M. F. F., partisan des *causes finales*.

(16 janvier 1887.)

Lorsque Dieu créa l'homme, il dit, en nous montrant :
" Que son sang, chaque nuit, leur serve d'aliment ! „

LIII.

EN REVENANT DE BRUXELLES.

(4 juin 1887.)

Peuple, réjouis-toi; cesse ta plainte amère.
Sept hommes éminents, pour calmer ta misère,
Unissant leurs efforts, t'octroient un précieux don :
Le fils de Ferdinand est nommé Grand-Cordon ! (*)

LIV.

PARTIE CARRÉE.

(Paris, avril 1888.)

Nous acceptons, avec reconnaissance,
Le rendez-vous offert par l'amitié;
Et nous irons, quand viendra l'échéance (?),
De chaque mets, savourer la moitié.

LV.

CHARADE-RÉCLAME (**).

Mon second, bien souvent, entoure mon premier.
Si tu souffres des dents, appelle mon entier ! ●

LVI.

SUR UN PUBLICISTE TROP FÉCOND.

(11 septembre 1888.)

Pour être au premier rang parmi les écrivains,
Oronte, à tout propos, lance des écrits vains !

(*) Ce *fils* était le Prince Baudouin.

(**) En réponse au prospectus d'un célèbre dentiste.

LVII.

IMPROMPTU.

(12 octobre 1888.)

Tu changes de métier toutes les cinq minutes,
En omettant celui de faire des culbutes !

LVIII.

PHILOSOPHIE PRATIQUE.

(Mai 1889.)

A l'invincible Mort, qui vers nous s'achemine,
Tâchons, pauvres humains, de faire bonne mine.

LIX.

LES ANARCHISTES.

(Mai 1892.)

(A M^r et M^{me} P., à Saint-Malo.)

Chers et tendres parents, ne redoutez plus rien :
La paix est rétablie ; et nous nous portons bien.

LX.

UN PROJET DE TOAST (10 MAI 1892).

Vive Van Beneden ! Pour célébrer sa gloire,
Immolons deux agneaux, un blanc, *une autre noire* ! (*)

LXI.

ANCIENNES PENSÉES PHILOSOPHIQUES (1840 ?).

C'est par le frottement que les métaux et les hommes
se polissent.

Nul ne peut savoir ce qui serait arrivé, si ce qui est
arrivé n'était pas arrivé.

(*) Je n'ai pas *commis* le second vers.

Les animaux (au moins les animaux domestiques) sont nos parents éloignés.

Qui n'aime pas les animaux, ne peut aimer les hommes.

Si nous avons une âme, chaque animal en a une, fût-elle de centième classe.

A quoi sert l'âme d'un idiot ? (*)

Sans la parole et la main, que serions-nous ? A quoi servirait notre âme ?

LXII.

SUR LE SYSTÈME PROTECTEUR (1890).

Il me semble insensé : Si vous ne pouvez fabriquer de la bougie, faites de la chandelle !

LXIII.

UNE NUIT HISTORIQUE.

Le 1^{er} décembre 1851, je me promenais, avec ma femme, sur le boulevard des Capucines. Nous sommes accostés par un ami, un collègue qui, si ma mémoire est fidèle, sortait de chez le Chargé d'affaires de Hollande. Il me dit : « Voici ce que je viens d'apprendre : le coup d'Etat est pour cette nuit. Les conspirateurs doivent faire arrêter les Représentants du peuple, etc. » Après que M. C... nous eut quittés, je dis à ma femme : « Allons au Café Procope. Gambon y vient tous les soirs ; peut-être le trouverons-nous ; il avertira Cavaignac. » Au Café, on n'avait pas vu Gambon. Il était 11 heures du soir ; j'étais accompagné de ma femme ; je me décidai

(*) Voltaire a écrit quelque part, à propos des enfants *mort-nés* :

« Que Dieu ferait-il de toutes ces âmes... qui n'ont jamais servi ? »

à rentrer chez nous, place de l'Estrapade (*). Si j'avais été seul, j'aurais couru Paris jusqu'à ce que j'eusse rencontré Cavaignac, Charras, ou quelque autre chef des républicains.

Le lendemain mardi, 2 Décembre, il y avait composition, en Mathématiques supérieures, au Lycée-Saint-Louis. Quand, à midi et demi, les maîtres d'étude vinrent chercher les élèves des Institutions, l'un de ces utiles et modestes fonctionnaires me dit : *Le Coup d'Etat est fait* ; à quoi je répondis : *Nous allons bien voir* (**).

Le soir, en compagnie d'un grand nombre de citoyens inconnus, indignés contre *Soulouque* (***), je fis émeute au boulevard Bonne-Nouvelle. Vers 7 h. $\frac{1}{2}$, nous entendimes passer, sur la partie inférieure du boulevard, une troupe de soldats (désarmés sans doute), criant : « Vive la République ! Vive la *Constitution* ! » — Ce mot est à noter.

Si Charras — on verra plus loin pourquoi il fut arrêté, — si Charras avait été libre, et qu'il se fût mis à la tête de ces braves gens, d'autres soldats auraient suivi ceux-ci ; et, probablement, le coup d'État n'aurait pas réussi.

Pendant longtemps, j'eus le regret, même le remords,

(*) Dans la maison où Diderot a demeuré. Comment le Conseil municipal, à qui je me suis adressé plusieurs fois, n'a-t-il pas encore changé cet affreux nom contre celui du grand philosophe ? *Place de l'Estrapade* : autant vaudrait *Place de la Guillotine* !

(**) Comme beaucoup de républicains naïfs, je ne pouvais supposer que l'armée serait aussi féroce, que la magistrature serait aussi lâche qu'elles l'ont été, à partir du 4. Il y a plus : Je disais souvent, à mes amis : « Laissez-lui tenter son coup d'Etat : au bout de deux heures, il sera dans la Seine ou à Vincennes ! »

(***) C'est ainsi que l'on désignait familièrement le grotesque et sinistre malfaiteur :

A coup sûr Beauharnais ; peut-être Verhuel.

Le vrai *Soulouque* aurait pu réclamer.

d'être rentré chez moi, tranquillement, le soir du 1^{er} décembre, et de n'avoir pas suivi ma première impulsion. Jules Simon, que je fréquentais beaucoup, me dit, à ce propos : « Ne vous reprochez rien ; ils ont été avertis. » Je laisse la parole à mon ex-ami (*).

« Voici ce qui est arrivé : le 1^{er} décembre, quelques amis dinaient chez moi ; entre autres, Caylus, du « *National*, et Charras. Pendant le dîner, ma femme reçut un billet écrit par un de ses parents, employé au ministère de l'Intérieur. Le billet était ainsi conçu : « Ma chère cousine, avertissez vos amis ; le coup d'Etat est pour cette nuit. » Je dis à Charras : « Voulez-vous coucher ici ? » A cette proposition, bien naturelle, Charras me répondit (avec le ton que vous lui connaissez) : « Vous voulez que je fasse comme Thiers ! Vous voulez que je me cache ! Je veux qu'on m'arrête chez moi ! »

C'est ce qui eut lieu.

Quelques mois après, la *Gazette des Tribunaux* rendait compte du *procès en adultère* intenté, à M. le colonel Charras, par M. le général ***. Parmi les dépositions, la *Gazette* eut soin de rapporter celle du Commissaire de police récemment chargé de la sale besogne d'arrêter Charras.

Le *digne* magistrat s'expliqua ainsi : « Lorsque, vers 4 heures du matin, je pénétrai chez M. le colonel, je le trouvai couché avec M^{me} ***. »

Ainsi, c'est à cause d'un vulgaire rendez-vous que Charras a *voulu être arrêté chez lui* ! Il lui était si facile de dire à cette *honneste dame* : « Ma bonne amie, reve-

(*) Sous Bonaparte, le futur Orateur de la Droite s'est admirablement conduit.

nez la semaine prochaine. Aujourd'hui, je me dois à la République. » Mais tout commentaire est inutile.

UN VIEUX MATHÉMATICIEN.

Liège, octobre 1890.

LXIV.

UNE DÉFINITION (18 octobre 1891).

L'Eglise catholique est un syndicat de sorciers.

LXV.

AUGUSTE VITU.

(Au Rédacteur du *Rappel*.)

J'apprends, par les journaux, la mort d'*Auguste Vitu*. Ce personnage, dont on prononcera l'éloge aujourd'hui ou demain (*), a un triste passé : Vers 1853, il était rédacteur en chef du *Constitutionnel*, connu sous le nom de : *Journal de la Calomnie* (vous savez pourquoi). A cette époque, on fit, sur Vitu, la petite épigramme suivante :

Titus nouveau, lorsqu'arrive le soir,
Le lourd Vitu se dit : " Ma plume empoisonnée
" A calomnié quelqu'un, a flatté le Pouvoir :
" Je n'ai pas perdu ma journée! „

Spa, 6 août 1891.

LXVI.

LAKANAL.

(Lettre à Jules Simon, 21 décembre 1890.)

Monsieur,

On peut vous reprocher bien des fautes en Politique ;

(*) Cela n'a pas manqué.

mais vous êtes resté l'éloquent apôtre des Lettres et des Sciences, que j'ai connu jadis. Sur ce terrain (celui de la Science), nous pourrions donc nous entendre encore.

Je viens de lire, dans *le Temps*, votre bel article sur Lakanal. J'applaudis, de tout cœur, à votre proposition d'élever, devant l'Institut, une statue à l'honnête et rigide Conventionnel. J'ai eu l'honneur de le connaître ; et, en compagnie de Louis Blanc et de quelques autres républicains, j'ai suivi son cercueil.

Dans une de mes visites au glorieux fondateur de l'Institut, de l'École normale, etc., je lui exprimais mon admiration pour l'immortelle Convention. Il me répondit, de sa voix rauque : « *Monsieur, nous n'avons eu qu'une vertu ; nous n'avons jamais eu peur !* » En supprimant le mot *Monsieur*, on a la plus belle phrase que l'on puisse graver sur le socle de la statue : elle peint *l'homme et l'époque*. Qu'en pensez-vous ?

Il y a quelques années, j'écrivais, presque dans les mêmes termes, à Pascal Duprat, président du Comité de l'Ariège. Duprat n'a pas eu égard à ma lettre. Serai-je plus heureux aujourd'hui ? Je le souhaite, surtout à cause du souvenir respectueux que je conserve à Lakanal.

Votre ancien ami.

P. S. Dans son étude sur Lakanal, Pascal Duprat citait (p. 5) un extrait de Mignet, que vous avez reproduit récemment : « Un jour, je vis arriver chez moi, etc. »

Vers 1840, j'ai ressenti la même émotion *rétrospective*, pour ainsi dire. J'habitais, rue St-Hyacinthe-St-Michel, un petit appartement, dans la *maison des Stuarts*. Un jour, je vis entrer, dans mon très modeste et très étroit cabinet de travail, un petit vieillard, à la figure sévère, aux cheveux noirs, et qui semblait être

le représentant d'un autre âge. En le voyant, j'éprouvai une commotion intérieure ; et je me dis : « *Cet homme est un Conventionnel.* » Vous savez le reste.

LXVII.

UNE SOIRÉE CHEZ GARNIER-PAGÈS.

Les amis de l'ancien Membre du Gouvernement Provisoire avaient reçu, récemment, cette circulaire :

« M. et M^{me} Garnier-Pagès ont l'honneur de vous « inviter à passer la soirée chez eux, le samedi 12 « mars (*). »

Nous étions réunis dans le grand salon. Eugène Pelletan faisait un discours sur la situation politique ; et, de sa parole vibrante, chaleureuse, nous engageait à bien voter (**), lorsque la porte de communication s'ouvre violemment : deux Commissaires de Police (***) s'avancent, et l'un de ces personnages dit : « Messieurs, je vous somme de sortir. » Des murmures éclatent ; mais le maître de la maison dit, à son tour : « Je crois que nous ne pouvons résister ; séparons-nous. » En sortant, je lui serre la main, en m'écriant : « Maintenant, M. Pagès, *voire élection est certaine !* (****) » Sergents-de-ville dans la salle à manger ; sergents-de-ville dans l'escalier ; sergents-de-ville dans le porche ; sergents-de-ville rue St-Roch ; sergents-de-ville rue des Moineaux ; sergents-de-ville partout ! Comment s'y était-on pris, pour en

(*) 1864.

(**) Je crois me rappeler que la candidature de Garnier-Pagès avait été créée par moi-même, un jour que je me rendais chez lui. Depuis le 24 Février, nous étions bons amis, malgré les différences d'âges et de situations.

(***) Ou deux policiers, dont un Commissaire.

(****) J'ai été bon prophète : quelques jours après, il était élu.

réunir autant ? Ont-ils mangé les gâteaux préparés pour nous, dans la salle à manger ? Ont-ils bu le thé que nous devons savourer ?

Jules Simon n'assistait pas à la réunion (*). Je cours chez lui (**), place de la Madeleine, l'informer de ce qui venait d'arriver....

LXVIII.

UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

A la soirée chez Garnier-Pagès, je me trouvais à côté de M. Blanadet-Darragon, ancien Chef d'institution, que je voyais pour la première fois. Il me raconta l'anecdote suivante, qui me paraît curieuse.

Sous la Restauration, le Proviseur du Collège Bourbon (***) était, naturellement, un homme pieux ; ce qui ne l'empêchait pas de *sacrifier aux Muses*. Grâce aux bons principes qu'il affichait, une tragédie qu'il avait commise (****) eut, au Théâtre français, un tour de faveur.

Ceci dit, voici comment se passa la *première représentation* de l'œuvre.

ACTE PREMIER. — SCÈNE PREMIÈRE.

RÉMUS ; LE CONFIDENT DE RÉMUS.

LE CONFIDENT,

O Rémus, dominez sur les remparts de Rome !

(*) Il était, je crois, *en délicatesse* avec Garnier-Pagès. Puisque j'en trouve l'occasion, je redirai que l'*Orateur de la Droite* s'est admirablement conduit sous Bonaparte : il était absolument *irréconciliable*.

(**) Dans ce temps-là, je courais volontiers.

(***) Aujourd'hui, Lycée Condorcet. M. B. était élève à Bourbon.

(****) *Rémus et Romulus*.

Ce malencontreux *Oremus, Domine*, produisit un éclat de rire tel, que la tragédie n'alla pas plus loin : on baissa le rideau.

LXIX.

VOLTAIRE ET ROUSSEAU.

(Aux Charmettes, près de Chambéry. — 4 septembre 1878.)

« J'admire plus Voltaire, et j'aime mieux Rousseau. »

LXX.

(Au Rédacteur du RAPPEL.)

Extraits.

Voici quelques observations que me suggère votre numéro du 18 juillet; vous en ferez... tout ce que vous voudrez !

2^o Le jugement prononcé contre votre ami Arnould contient de bien jolies choses :

« Des gens inoffensifs ont été blessés; mais qu'il est bien clair que, *loin d'en rechercher les occasions.* » Les occasions de quoi? Des gens blessés?

« *Celui relatif...* » « *a une blessure qui n'avait rien de grave à la tête...* »

« *Ceux exprimés* »... « *Celle prononcée* », etc., etc.

Messieurs les gens de l'Empereur, qui passent leurs journées à condamner les écrivains indépendants, ne pourraient-ils consacrer leurs soirées à l'étude de la grammaire?

Pour moi, sans aller aussi loin que M. Bahis (*), il me semble que, si j'étais condamné, je voudrais l'être en *bon français*. Un Brid'Oison, Welche ou Auvergnat, me ferait mal aux nerfs, et je serais tenté de lui dire :

(*) « *Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.* » L'AMOUR MÉDECIN, acte II, scène V.

Je voulais bien mourir ;

Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes !

3^o A propos du Glandier, le *Rappel* fait allusion aux gâteaux de M^{me} Lafarge. Si vous vouliez bien, M. le Rédacteur, prendre la peine de relire les débats de cette triste et mystérieuse affaire du Glandier, vous arriveriez à cette conclusion : « *Il n'est pas prouvé que M^{me} Lafarge ait empoisonné son mari.* »

Le grand coupable, dans ce procès, a été Orfila, ce faux savant, devenu Doyen de la Faculté de Médecine, parce qu'il *chantait bien* et qu'il était *bel homme* ! Pour aujourd'hui, je n'en veux pas dire davantage sur ce sujet.

4^o A propos d'une Commission de Sénateurs, le *Rappel* cite le nom de *Persil*. Est-ce que cet homme sinistre et grotesque, qui demandait à Louis-Philippe des têtes de Républicains, est-ce que cet homme vit encore ? Je crois me rappeler le jour où il s'écriait, en plein tribunal (*) : « Pour moi, si je voyais, dans la rue, le Roi assassiner quelqu'un ; je dirais : cela ne se peut pas ; et je crierais « Vive le Roi ! » Du reste, il était bien digne de devenir... ce qu'il est devenu (**).

Liège, 19 juillet 1869.

LXXI.

ÉPILOGUE.

(Mai 1889.)

N'ayant pas fait de mal, ayant fait quelque bien,
Je suis prêt à *partir*, et ne redoute rien.

(*) Dans l'un des nombreux procès de la *Tribune*.

(**) Détail caractéristique. Lorsque Persil est devenu *Président de la Commission des Monnaies*, il n'attendit pas, pour s'installer, que le corps de son prédécesseur fût enlevé.



ULg Library



1 6 0 1 4 3 8

